

L'ILLUSTRATION

RENÉ BASCHET, directeur.

SAMEDI 21 JANVIER 1928
86^e Année. — N^o 4429.

Gaston SORBETS, rédacteur en chef.



AMANOULLAH KHAN, ROI D'AFGHANISTAN, EN COSTUME DE LA PROVINCE DE MEZAR
(ancien Turkestan afghan).

Voir l'article et les autres photographies sur le voyage en Europe du souverain, pages 55 à 60.

LA VIVANTE ITALIE

par HENRY BORDEAUX,
de l'Académie française.

(Voir L'Illustration du 14 janvier.)

IV. — AU PALAIS CHIGI

Le palais Chigi a sa plus belle façade sur la place Colonna où fleurit la colonne en marbre de Luni, élevée en l'honneur de Marc-Aurèle après les victoires remportées sur les Germains et les Sarmates. C'est une belle excitation que ce rappel d'un passé glorieux. Supposez notre ministère des Affaires étrangères donnant sur la colonne Vendôme. A l'intérieur du palais, du ministère, on regarde à peine les ornements, les tableaux, les peintures des plafonds. Un autre spectacle vous attire, vous prend tout entier, le défilé des gens qui passent : l'une ou l'autre délégation en chemises noires (quelques mains serrent des cartes postales ou des photographies du *Duce* pour quémander une signature), et tout le va-et-vient des employés, des visiteurs, des huissiers. Or, ce qui frappe dans toutes ces allées et venues, c'est l'âge et c'est la tenue de tous : rien que des jeunes gens, et tous ces jeunes gens plus ou moins modelés sur l'image du chef, c'est-à-dire l'air décidé, volontaire, sachant où ils vont, se hâtant vers leur but ou leur travail. En sorte que l'on a devant soi comme un reflet changeant de Mussolini. J'ai vu bien souvent en montagne la couleur de l'aube ou du couchant sur des parois de neige ou de glace et je savais par cette projection l'heure du soleil caché. Il est assez extraordinaire de voir d'avance le patron par l'image qu'en offrent les disciples.

Je resterais volontiers longtemps à la regarder, mais on ne me laisse guère faire anti-chambre. L'exactitude est devenue la politesse ou l'une des politesses de l'Italie. L'audience royale m'était fixée à dix heures et demie au Quirinal : j'ai été introduit à la sonnerie de cette demie dans le salon du roi. Mon audience pontificale me fut accordée à une heure : à une heure, comme je venais d'arriver, j'étais mis en présence du pape. Mussolini m'avait donné six heures du soir. A six heures, son chef de cabinet

m'appelait et ne me gardait lui-même que dix minutes. Dix minutes passionnantes, dix minutes qui, plus que le défilé de tout à l'heure, me rapprochent encore du chef et m'en livrent une image plus directe et précise, celle que l'officier d'état-major le plus ardent et le plus zélé aime à offrir de son général. Lui-même est un blessé de la guerre. Je sais qu'il y fut un héros. Il veut bien me rappeler sa lointaine lecture, aux temps héroïques, des *Derniers jours du fort de Vaux*. Et puis il me parle du *Duce*, de sa puissance ininterrompue de travail, à fatiguer secrétaires et dactylographes, de la méthode et de l'ordre qu'il introduit dans ce travail dont il compose une harmonie. Le sens de la musique — une de ses passions — lui fait aisément trouver l'accord. Puissance de travail : quel grand homme en fut jamais dépourvu ? Bonaparte qui, lui aussi, ne s'entourait que de jeunes gens, éreintait son entourage civil et militaire et ne connaissait pas de limites à ses forces intellectuelles. N'est-il pas à croire que c'est là un des signes du génie, la possibilité de dépasser la commune mesure, une virilité du cerveau qui ne cesse de produire, d'inventer, de créer ?

Mais quand et comment se repose Mussolini ? Par l'action encore, et la violente action : promenades à cheval dans le parc de la villa Borghèse, avec sa fille Edda, ou randonnées rapides en automobile, toujours plus loin, jusqu'à ce que l'essence menace de manquer. Puis brusquement cette conversation est coupée : le *Duce* m'attend.

Un immense atelier, où il n'y a qu'un sculpteur en proie à un immense buste, une immense table de travail où il y a place pour tout et où il n'y a plus rien, ou à peu près, car il est six heures du soir et le courrier est parti. C'est le vide. Un homme va le combler. Le voici. Il ne ressemble pas à ses portraits, et dans mon étonnement c'est ma première parole qui rompt la glace et que je m'étonne moi-même de prononcer aussi naturellement :

— Monsieur le Président, vous n'avez pas l'air si terrible que sur vos photographies.

— Il faut avoir l'air terrible.

Mais il sourit, ce qui achève la dissemblance. Car ce sourire est plein de grâce, presque de gentillesse. Le comte Molé disait qu'il n'avait

connu que deux sourires irrésistibles, celui de Napoléon et celui de Chateaubriand. Peut-être ce charme inattendu vient-il de la détente d'un masque trop volontaire ?

Mussolini, que j'ai eu le temps de regarder venir, tandis qu'il traversait la vaste pièce pour me joindre, est à peine plus grand que Bonaparte — lequel, d'ailleurs, n'était nullement petit comme une légende erronée et romantique le laissait croire pour en tirer un contraste. Mais il sait marcher et, parce qu'il porte bien la tête sur les épaules, il paraît plus haut que sa taille. Les cheveux s'éclaircissent, mais le front n'en paraît que plus beau. Le visage, complètement rasé, n'a pas ces méplats accentués que lui attribuent ses portraits, sans doute retouchés. Il est puissamment modelé, le nez un peu court, le menton carré, les lèvres un peu épaisses, et le masque romain, chose curieuse, n'apparaît pas quand on détaille les traits, mais se recompose par l'ensemble. Les yeux, enfin, sont inoubliables. Pour employer une expression dont s'est servi Barbey d'Aurevilly peignant un personnage de ses romans, ils ne sont pas beaux, ils sont pires. Trop ronds pour être beaux, et de la forme des yeux de l'oiseau de proie, ils lancent un feu extraordinaire. Quand ils se fixent sur un objet, ils semblent le prendre ou le consumer. Ils entrent, ils pénètrent, ils brûlent. Guynemer, partant au combat, avait de ces yeux-là. Ils sont pour la plus grande part dans la fascination que Mussolini exerce.

Cette fascination, on la devine, même si l'on a le désir d'y échapper. L'homme est de la grande espèce. Je me souviens d'avoir vu un jour d'hiver — l'hiver 1917 — non sans surprise, Clemenceau assis sur un banc, à Compiègne, devant le palais qui servait alors d'abri au grand quartier général. Étonné de le voir là, je m'arrêtai pour le contempler. Il n'avait pas encore pris le pouvoir. Il mesurait sa future puissance. Dans son épais manteau sans plis, avec sa dure tête chinoise, il avait l'air d'une statue de Rodin. Au moulin de Regret, pendant la bataille de Verdun, j'ai rencontré souvent le général Mangin, pareil au sanglier de Benvenuto, qui flairait le point sensible où la Victoire, sans nul doute, était assise en l'attendant. Voici longtemps déjà que je regarde les hommes : Mussolini est de cette race-là, inaccessible à la crainte, et qui n'est soumise qu'à la patrie.

M'en tiendrai-je à ce portrait physique ? Je ne songe point à faire parler Mussolini, connaissant trop le danger des interviews, mais, dans un entretien qui fut sans hypocrisie conventionnelle, ne pourrai-je faire le départ entre ce qui fut personnel et ce qui fut public ? Je l'oserais davantage, si lui-même ne s'en était rapporté le plus aimablement du monde à la discrétion d'une plume académique, et je sens bien toute la réserve un peu narquoise qu'il mit dans cette épithète.

De notre Académie française, il a reçu déjà plusieurs visites et me les rappelle : Robert de Flers qu'il entretint des droits des auteurs, Pierre de Nolhac avec qui il parla de Pétrarque et d'Avignon, René Bazin en qui il salva l'auteur de *la Terre qui meurt*, de la terre qui doit, au contraire, répandre la vie, et il est temps de penser aux campagnes et d'augmenter leur fécondité par la meilleure protection agricole. Mais lui-même ne va-t-il pas fonder l'Académie italienne qui comptera, elle aussi, quarante membres, chiffre fatidique ? Il vient d'acquiescer pour douze millions la villa Farnésine qui sera sa magnifique coupole, la villa Farnésine où sont les compositions des élèves de Raphaël sur l'histoire éternelle de Psyché et de l'Amour.



Mussolini, sa fille aînée Edda et le maître d'équitation Ridolfi dans le galoppatoio de la villa Borghèse, à Rome. — Phot. comm. par Th. Vaucher.



Le président Mussolini à sa table de travail dans le salon de la Victoire du palais Chigi (ministère des Affaires étrangères).

Au premier plan, le fauteuil dans lequel le président fait asseoir ses visiteurs ; sur le parquet, à droite, les journaux que Mussolini, ayant gardé ses habitudes d'ancien journaliste, a jetés après les avoir parcourus rapidement. — Phot. Institut « Luce », comm. par Th. Vaucher.

Qu'attend-il pour installer notre jeune émule ? Veut-il la faire désirer par les écrivains, comme si la mort ne suffisait pas à renouveler les convoitises, ou le recrutement donne-t-il lieu à des compétitions ? Non, ce n'est point cela, mais d'autres soucis passent devant. Il importe avant tout, dans l'Italie nouvelle, de venir à bout de ces difficultés matérielles qui continuent d'encombrer la vie quotidienne et qui atteignent toutes les classes de la société, spécialement celles qui peinent pour le pain de chaque jour et pour le logement.

Ne vient-il pas de stabiliser la lire pour donner plus d'assiette aux transactions commerciales, aux entreprises industrielles, avec l'espérance de réaliser un abaissement du coût de la vie ? Chez nous, si nous attendons encore pour achever l'œuvre d'assainissement financier menée à bien par M. Poincaré, c'est sans doute, lui dis-je, à cause des prochaines élections. Il ne me répond, lui que les élections ne gênent point et qui n'entend pas se mêler de ce qui se passe ailleurs, que par cette maxime d'ordre général :

— Il faut oser après avoir pesé le pour et le contre, mais ne pas demeurer dans l'incertitude. J'ai toujours vu, dans toutes les circonstances, qu'après avoir examiné et réfléchi, il fallait aussitôt trancher, couper, décider.

Ce qui donne aux mots leur sens véritable, c'est l'accent. L'accent, ici, est prodigieusement impérieux. Il l'est dans l'affirmation et, plus encore, dans le mépris. Sur peu de bouches humaines j'ai lu pareille force de dédain. Et, par deux fois, je l'ai surprise sur les lèvres de

Mussolini : la première, comme il s'agissait des parlementaires à propos de son projet de réforme du Parlement, et la seconde à propos de cette littérature d'après guerre qui risque de déviriliser et d'émasculer les jeunes générations. Car le souci littéraire ne lui échappe point. Comme Napoléon, il chercherait un Corneille pour en faire un prince, et Gabriele d'Annunzio n'est-il pas prince de Montenevoso ? Mais si Gabriele d'Annunzio est l'excitateur de la *Nave*, l'animateur patriote, il n'est pas le peintre des mœurs de la simple Italie familiale, serrée amoureusement sur un sol dur.

Rome n'est plus dans Rome : elle est toute où je suis.

Pourquoi ce vers de notre grand Corneille — évocateur d'une Rome où il n'alla jamais, comme Torquato Tasso évoqua Jérusalem inconnue de lui au point que Chateaubriand put y relever les traces de son épopée — me revient-il à la mémoire, comme je parle au Duce des changements que j'ai constatés dans la Ville Eternelle ? Le Palatin est devenu pareil à un jardin. La promenade archéologique autour des Thermes de Caracalla favorisera les rêveries des amateurs de ruines. Les fouilles les plus récentes achèvent de mettre à nu le passé. De la villa Celimontana nouvellement ouverte au public, au bout de cette allée de chênes verts qui aboutit à un tombeau et à une terrasse faite pour la méditation au-dessus de la campagne romaine, n'ai-je pas eu tout le loisir de comparer les cadences de Chateaubriand sur la poésie de la mort et celles des *Elégies romaines*

où Goethe se découvre un sang tout enrichi par l'excitation d'une telle survivance aux siècles ? Et toute une Rome moderne a surgi. Le tombeau du Soldat inconnu vient s'appuyer au gigantesque monument de Victor-Emmanuel et de l'unité italienne. Des quartiers s'ouvrent, des voies s'élargissent. C'est une troisième Rome qui vient s'appuyer aux deux autres, l'antique et la catholique.

— Ce n'est pas tout encore, m'arrête Mussolini. Le plan de la Rome future est là.

Il me montre un énorme rouleau et, se touchant le front, il ajoute :

— Et là.

Rome n'est pas seule dans ce cerveau. Elle y rejoint toute l'Italie. Le plan est immense : il comprend les villes et les terres, l'utilisation des torrents et celle de la mer, et surtout la bienfaisante protection de la matière humaine, ouvrière, paysanne, intellectuelle, par les lois sur la famille, sur l'enfant, sur l'école, sur l'apprentissage, et au loin par la surveillance des émigrés qui ne doivent pas se sentir abandonnés. Emigré, n'a-t-il pas lui-même partagé leur détresse ?

— Vous avez parlé de Guynemer à l'Académie navale de Livourne, me rappelle-t-il.

En effet, l'amiral Ducei, qui commande l'Académie navale de Livourne, — à la fois notre *Borda*, notre Ecole supérieure de guerre navale, notre école d'officiers de réserve de la marine et notre école d'ingénieurs-constructeurs, — m'a invité au passage à prendre la parole devant ce millier de jeunes gens et de professeurs et j'ai pris comme sujet la volonté dans

la vie de ce Guynemer qui, refusé par les médecins, devint l'aviateur le plus résistant, l'esprit ayant chez lui dominé, forcé le corps. Et cette conférence demeurera l'un de mes grands souvenirs d'Italie, à cause de la flamme jaillie de tous ces jeunes regards.

— Guynemer, reprend-il, j'ai fait autrefois un article sur lui. Un article d'apothéose. Mais le stade du journalisme, de la littérature est dépassé.

Pas si dépassé, car il me disait, il n'y a qu'un instant, que les écrivains étaient la plupart du temps en avance sur les politiciens et qu'en France les écrivains n'avaient pas cessé d'être fidèles à l'amitié italienne, à cette amitié franco-italienne dont il affirme lui-même la nécessité avec la force de sa parole et de son regard.

— Ces jeunes gens, conclut-il : de futurs chefs. Des chefs.

Voilà la véritable école à ses yeux. Le soldat italien, le peuple italien : belle étoffe solide, sobre, simple, résistante. Mais il y faut coudre des galons. La guerre a été gagnée, non point tant par la troupe anonyme que par ces êtres d'élite qui ne manquaient pas à chaque escouade et qui servaient d'entraîneurs et aussi de conscience aux autres. Cette réflexion, faite un jour par une voix autorisée sur le front français, n'est point de Mussolini. Peut-être ne la désavouerait-il pas.

Longtemps la conversation se déploiera sur l'aviation, la marine, l'armée italiennes. N'ai-je pas, à ma conférence de Livourne, célébré ces jeunes héros de la guerre, un Baracca, le Guynemer italien, qui abattit 34 appareils, un lieutenant de vaisseau, Giuseppe Miraglia, qui partagea la gloire de d'Annunzio et porta sur Trieste, le 7 août 1915, avec le poète, le message de l'espoir et de la promesse, et l'enseigne Lionello Capparatti, surnommé *le jeune diable*, et tant d'autres ? Je comprends bien le but que poursuit Mussolini : développer ces écoles qui forment l'ossature résistante d'une armée et d'une marine. Le fait indiscutable qui s'impose ici au voyageur, c'est le passage de l'Italie à l'état de grande puissance. Sans Mussolini, y serait-elle parvenue si rapidement ? En ce moment, il lui prépare en tous domaines des conducteurs d'hommes et d'entreprises. Mais cette grande puissance, où la veut-il mener ? Tout d'abord à mieux tirer parti d'elle-même. Puis à canaliser ses forces d'émigration hors de l'Italie. C'est ici que les conversations diplomatiques importent. L'amitié française, il ne la met pas en doute. Les nations latines s'entendent plus aisément. Un Français et un Italien se comprennent sans effort. Il faut une tout autre volonté d'interprétation pour qu'un Italien parle le même langage qu'un Anglais, et plus encore qu'un Allemand. Si l'Autriche, un jour, était rattachée à l'Allemagne, France et Italie continueraient la même frontière allemande. Nos intérêts ne sont-ils pas communs ? La Méditerranée n'est-elle pas aussi notre mer commune ? Tout nous doit lier. Cette amitié peut être une source bienfaisante : ne la faut-il pas dès maintenant capter pour en faire un bon usage ?

Je suis presque surpris du temps que Mussolini m'accorde ou qu'il me laisse lui prendre. Mais j'ai toujours remarqué que les grands hommes d'action, et pareillement de pensée, se créent ainsi des retraites où parfois ils admettent un visiteur. Ils dominent leur vie et s'y font du loisir, si absorbante qu'elle soit. L'homme qu'on dérange est un esclave de son métier. Cependant, voici une fraîche entrée de jeunes filles qui met fin à mon audience.

— Ma fille est, elle aussi, à Rome, a souri le Duce.

Et le sourire s'est renouvelé, plus tendre, merveilleusement tendre. Ce *halo mystérieux* dont on parle à son sujet, mais il est fait de toutes ces puissances humaines, de toutes ces puissances populaires contenues dans un cœur refermé sur les douleurs de la guerre et de l'après-guerre, dans une volonté résolue, non à les éviter — en est-on jamais sûr ? — mais à apprendre à tous comment on leur fait face. *Faire face*, n'était-ce pas la devise de Guynemer ? Il n'y a rien là de mystérieux. Ou plutôt c'est le miracle d'une énergie.

V. — LE VATICAN

L'Italie nouvelle apparaît donc aux yeux du visiteur plus active, plus laborieuse, plus ordonnée. Mais le Vatican est immuable. La porte de bronze qui en ferme l'entrée le sépare du monde. Ou plutôt l'univers y pénètre, mais filtré : c'est la catholicité répandue comme un flot bienfaisant sur les cinq parties du monde, même sur ses continents les plus sauvages, sur ses îles les plus rebelles à la pénétration de l'Evangile, et ne vient-on pas précisément d'inaugurer au Latran un musée des missions où l'on peut suivre l'œuvre ardente et féconde de ces hardis pionniers de la Foi ? La royauté des âmes s'exerce ici. Mais elle est administrée, et il le faut bien.

Je n'y étais pas entré depuis dix-sept ans. C'était alors le pontificat de Pie X. Le cardinal Merry del Val était secrétaire d'Etat. Le cardinal Rampolla, confident de la pensée de Léon XIII, était curé de Saint-Pierre. Ces trois figures hantent ma mémoire qui les cherche encore. Le cardinal Rampolla, détaché du pouvoir, se spiritualisait de plus en plus. Qui ne l'a pas vu disant sa messe ne peut s'imaginer comme un visage humain se transfigure dans le divin sacrifice. Mais il ne prenait plus qu'un intérêt lointain aux choses de la politique. Le cardinal Merry del Val me fit l'honneur de me retenir longtemps. Je retrouve dans mes notes ce portrait :

« Il faudrait un Van Dyck ou un Vélasquez pour le peindre. C'est bien un prince de l'Eglise, prince par la stature, l'aisance, la connaissance du monde, l'autorité de la parole, mais prêtre par la gravité et la flamme intérieure. Il est haut, mince, pâle, le visage long, des yeux noirs à l'ombre de longs cils, la tête bien portée. Il se possède à merveille, et dans toutes les langues. Rien de faux, ni d'amer, ni d'affecté. Mais la pose élégante lui est naturelle. Et l'on devine aisément la discipline de l'esprit attaché à un but unique... »

Nous n'avions pas alors d'ambassadeur au Vatican. J'avais l'impression que la vie politique, après la loi de séparation, ne donnait pas à Rome une idée exacte de la France. C'est pourquoi, sans doute, le secrétaire d'Etat m'interrogea si longtemps. Plus tard, quatre années plus tard, quand la guerre éclata, s'il s'est rappelé notre conversation, il a dû reconnaître que je n'avais pas vanté à tort les puissances morales de mon pays que l'on croyait en décadence et dont les rigueurs de l'invasion ni la prolongation de la lutte n'ont pu avoir raison jusqu'à ce qu'il eût la victoire.

Sur l'audience pontificale, je transcrirai telles quelles ces notes écrites toutes chaudes en 1910, mais pour les expliquer il me faut rappeler que Pie X, par l'encyclique *Gravissimo officii* du 10 août 1906, avait rejeté la loi de séparation et, par l'encyclique *Pascendi dominici gregis*, condamné le modernisme. Dès lors,

tout un courant d'opinion s'était déchaîné contre lui en France. On le prétendait isolé dans le Vatican par sa vertu intransigeante.

Quand je fus en sa présence, sans témoin, instantanément une strophe de *Nerte* sur le pape proscrit et assiégé d'Avignon me revint à la mémoire. Un poète comme Mistral est à l'aise pour peindre, d'un trait, la noblesse, l'amertume et la volonté : « C'était un grand vieillard en robe blanche... avec l'œil creux et un fond de tristesse. Il voit à ce moment la chrétienté déchirée... Et, prenant texte de son sacre et convaincu d'être le pape vrai, il dit néanmoins : « Je ne plierai pas... » Il ne m'avait pas vu entrer. Il ne me voyait pas, et je le regardais. Voyait-il de ces yeux si profonds et si purs la *chrétienté déchirée* ? Cette concentration, cette mélancolie, que traduisait une expression grave, presque dure, à qui s'adressaient-elles ? Il n'y avait sur les traits, dans les lignes fortes de la stature, aucun artifice de grandeur, et pourtant sa majesté rayonnait autour de lui. L'autorité, cet indéfinissable ascendant que le pouvoir ne crée pas, dont l'image, aisée et élégante chez l'un, fière et rigide chez l'autre, est fréquente sous la soutane blanche, on assure qu'il ne la possédait pas lors de son avènement. Alors elle s'est faite en lui peu à peu. Ainsi a-t-elle pu s'incorporer en sa simplicité sans l'atteindre. Et après qu'il a parlé, dans un français qui ne lui est pas très familier, un geste de bénédiction vient solenniser les paroles, ce geste dont le pape, arrêté sur le bord du chemin, sanctifie, dans le poème de Mistral, le travail des moissonneurs auxquels il distribue le secret de la vie : « Ayez la paix intérieure, car c'est là la meilleure joie ! Et que vos gouttes de sueur deviennent perles de lumière... »

Les dernières paroles que je lui entendis prononcer furent : « La France, oui, j'ai confiance dans la France... » Peu auparavant, il lui avait donné une sainte et désigné une patronne. En béatifiant Jeanne d'Arc, n'avait-il pas ravivé le souvenir de notre héroïne nationale ? Et après la proclamation solennelle de la béatification, dans Saint-Pierre que remplissait l'enthousiasme des pèlerins français, comme il ne pouvait se faire entendre, il prit le drapeau tricolore et y posa ses lèvres...

J'ai rendu visite, dans la basilique de Saint-Pierre, à son tombeau qui est vénéré comme celui d'un saint. Mais ce sont des vivants que je suis venu voir à Rome. Quelle image emporterai-je de Pie XI s'il m'accorde audience, et ne dois-je pas avant cette audience faire le vide en moi pour ne pas y apporter un esprit prévenu ? Les circonstances s'accordent pour qu'avant de le voir de près, — et si longtemps, et accueilli avec tant de haute bienveillance quand je n'apporte que ma bonne volonté catholique, — je l'investisse en quelque sorte, comme on investit une place forte par des trax d'approche...

(A suivre.)

HENRY BORDEAUX.

Après VENTÔSE, nous publierons, le 28 janvier :

La Comédie du bonheur,

une œuvre attachante et curieuse de l'écrivain russe Evreinoff, mêlant la réalité à la fiction et traduite, pour la scène de l'Atelier, par M. Fernand Nozière ;

Puis, le 4 février :

« Vient de paraître »,

quatre actes de M. Edouard Bourdet (théâtre de la Michodière), où la verve de l'auteur du RUBICON s'exerce avec un très vif succès aux dépens de certains milieux d'édition et de gens de lettres ;

Enfin, revenant au roman, nous donnerons, en deux parties qui paraîtront les 11 et 18 février :

L'Idylle passionnée,

de M^{me} Yvonne Schultz, qui renouvelle, en des pages d'une sensibilité frémissante, le genre du roman épistolaire.

POLITIQUE ET DIPLOMATIE

LE CONGRÈS PANAMÉRICAIN

Le sixième Congrès panaméricain, réunissant les représentants de vingt et une nations du Nouveau Monde, s'est ouvert solennellement à la Havane, le 16 janvier, par deux discours, l'un du président de la République cubaine, M. Bernardo Machado Morales, l'autre du président Coolidge, qu'accompagnait une impressionnante délégation des Etats-Unis. Les cinq congrès antérieurs avaient eu lieu : en 1899, à Washington ; en 1902, à Mexico ; en 1906, à Rio de Janeiro ; en 1910, à Buenos-Aires et, en 1922, à Santiago-du-Chili. L'initiative première en avait été prise par les Etats-Unis. Leur but était de définir une politique commune des Etats américains dans l'ordre économique, moral et intellectuel. Le congrès de cette année-ci prend toutefois une importance particulière du fait que figure, en tête de son ordre du jour, la discussion d'un projet de codification du droit international américain, élaboré par une commission de juristes à Rio de Janeiro, en 1927, et dont le but est d'interdire l'intervention d'un Etat américain dans les affaires intérieures d'un autre Etat. Ce projet vise nettement l'impérialisme des Etats-Unis, que les récents événements du Nicaragua ont, une fois de plus, mis en évidence. Mais les Etats-Unis exercent dans la plupart des Etats de l'Amérique centrale un contrôle économique et financier trop puissant pour que ces pays prennent position contre eux. Le Mexique lui-même, dont les relations avec Washington se sont fort améliorées depuis l'arrivée du nouvel ambassadeur des Etats-Unis, ne semble pas disposé à participer à une offensive que seules les grandes républiques de l'Amérique du Sud, Argentine, Brésil et Chili, seraient en posture de déclencher.

LA RÉOUVERTURE DU MARCHÉ AMÉRICAIN

Le gouvernement américain vient de lever, le 13 janvier, l'interdiction qu'il mettait depuis trois ans au financement, par les banques des Etats-Unis, des valeurs industrielles françaises. Cet embargo avait été un moyen de pression exercé sur nous pour nous amener à liquider notre dette de guerre. Sans doute avons-nous signé l'accord Mellon-Bérenger, mais il n'a pas été ratifié. Cependant, nous faisons d'ores et déjà aux Etats-Unis des versements réguliers sur la base de cet accord. Cette marque de notre bonne volonté a provoqué la décision du département d'Etat. Il convient d'ajouter que la finance américaine, dont les disponibilités sans emploi sont considérables, était très désireuse de pouvoir s'intéresser de nouveau aux affaires industrielles françaises, depuis que le redressement de notre situation a rétabli la confiance.

LA DÉMISSION DE M. GESSLER

Le ministre de la Reichswehr, M. Gessler, que l'on qualifiait de ministre inamovible parce que, depuis huit ans, quels que fussent les cabinets au pouvoir, il présidait, avec l'accord tacite de tous les partis, à la reconstitution de l'armée allemande, a donné sa démission, pour « raisons de santé », le 13 janvier, et les instances du président Hindenburg lui-même ont été impuissantes à la lui faire reprendre. Il se peut, en effet, que le ministre, éprouvé en ces derniers temps par plusieurs deuils cruels, ait besoin de repos. Mais d'autres motifs, d'ordre politique, ont certainement influé sur sa détermination. Divers incidents, notamment à propos du budget de la Reichswehr, lui avaient valu les critiques acerbes des partis de gauche, et les nationalistes, de leur côté, l'accusaient de tiédeur. Ancien démocrate, M. Gessler n'était plus inscrit à aucun parti. Sa retraite ne devrait donc pas mettre dans l'embarras la coalition. Mais c'est autour de sa succession que les partis se querellent.

LES PROSCRIPTIONS SOVIÉTIQUES

Il est aujourd'hui confirmé que le gouvernement des Soviets vient de prendre des mesures de rigueur contre les principaux membres de l'opposition. Une vingtaine d'entre eux ont été bannis et des lieux de résidence leur ont été affectés en Sibérie ou ailleurs. Le plus durement frappé serait Trotzky. Par contre, Kamenev et Zinovief, qui avaient fait amende honorable, auraient bénéficié d'un régime de faveur. Toutefois les nouvelles données sur les lieux d'exil sont trop contradictoires pour qu'on puisse en faire état. Rakowsky et Radek sont parmi les bannis. Ainsi se termine, par la victoire du gouvernement, la longue lutte qui, depuis plus de deux ans, mettait aux prises Staline et l'opposition.

UNE ENCYCLIQUE PONTIFICALE

Le souverain pontife vient de publier une encyclique qui est destinée à un grand retentissement dans les milieux religieux de toutes les confessions. Il y condamne, en effet, ce qu'on a appelé l'« unionisme chrétien » ou le « panchristianisme », c'est-à-dire une tendance encouragée par les Eglises protestantes et qui commençait à faire aussi des adeptes parmi les catholiques, selon laquelle toutes les religions sont également bonnes et louables. Le pape s'élève avec force contre cette « erreur pernicieuse » et défend les droits de l'« Eglise romaine, unique et vraie, l'Eglise du Christ, misérablement abandonnée » par les Eglises dissidentes. — R. L.



A Bombay : le roi d'Afghanistan (à droite) prie avant la présentation aux musulmans.

LE VOYAGE D'ÉTUDES EN EUROPE
D'UN SOUVERAIN D'ORIENT

Le roi d'Afghanistan Amanoullah Khan a quitté, au début de décembre, sa capitale de Kaboul pour effectuer dans le monde un grand voyage. Il a traversé les Indes. Il a visité l'Egypte. Il se trouve, actuellement, en Italie. Dans quelques jours, il sera l'hôte de Paris, avant de l'être de Londres et d'autres grandes capitales européennes. On assure même qu'il poussera jusqu'aux Etats-Unis. C'est là un événement considérable dans l'histoire de l'Orient.

En Egypte, le souverain afghan a reçu un accueil enthousiaste. La dizaine de jours qu'il a passé dans la vallée du Nil, du 26 décembre au 5 janvier, ont été l'occasion de manifestations de sympathie sans précédent. C'était la première fois, en effet, que l'Egypte fêtait un monarque musulman véritablement indépendant, qui avait su affranchir son pays et qui déployait tout son effort à le pénétrer des bienfaits de la civilisation occidentale. Le roi Fouad a accueilli son hôte avec une munificence tout orientale, dans un palais spécialement aménagé pour lui, à Ghizeh. Il se rappelait, lui aussi, le beau voyage qu'il vient d'accomplir en Europe et il se sentait en communauté étroite de sentiments et d'idées avec Amanoullah Khan. En Italie, le roi d'Afghanistan a été l'objet des attentions les plus délicates de la part de la famille royale et de M. Mussolini. C'est le premier contact qu'il prenait avec une grande nation d'Europe. Elle lui a offert



La reine Sourya à la portière de son wagon à Naples, avant le départ pour Rome. — Phot. Giulio Parisio.

à la fois les vestiges magnifiques de sa tradition et de son passé millénaire, et les enseignements d'un pays en pleine rénovation matérielle et morale. Mais c'est assurément la France qu'Amanoullah Khan avait le plus vif désir de voir. Le français est la seule langue occidentale qu'il comprenne parfaitement et qu'il parle assez couramment pour se faire entendre. En Italie même, en dehors des discours qu'il a prononcés en persan, — le persan est la langue officielle de l'Afghanistan, — c'est en français qu'il répondait à ses interlocuteurs. La culture française l'a profondément marqué. S'il a fait appel dans son royaume à des ingénieurs et à des techniciens de tous les pays, Allemands, Russes, Polonais, les Français ont toujours eu la meilleure part, et c'est à un de nos compatriotes, l'architecte André Godard, qu'il a demandé les plans de la nouvelle et grandiose capitale de Dar ul Aman, qui doit remplacer Kaboul.

A un journaliste du *Daily Mail* qui l'interviewait à Rome, Amanoullah Khan a répondu : « Je viens en Europe pour deux raisons : rapporter dans mon pays tout ce qu'il y a de meilleur dans la civilisation euro-

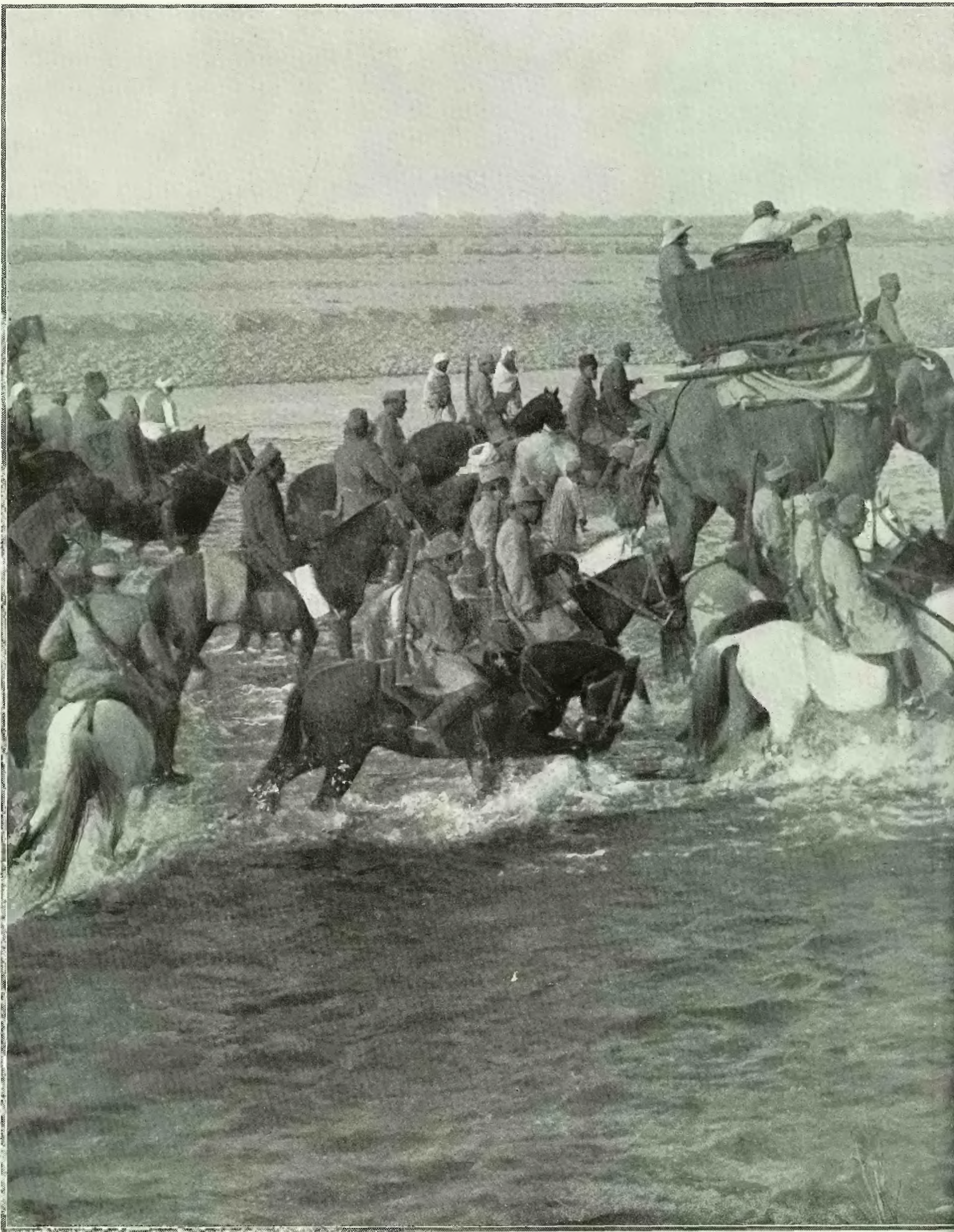


Le débarquement du roi et de la reine à Naples.
Phot. Giulio Parisio.

péenne, et montrer à l'Europe que l'Afghanistan a sa place sur la carte du monde. » Il avait déjà dit, lors de son passage aux Indes : « J'ai essayé, jusqu'ici, de mettre mon pays au niveau de la civilisation occidentale par tout ce que les livres et l'étude m'avaient appris d'elle. Mais j'ai épuisé, aujourd'hui, ma documentation. Le moment est venu où il faut que je la complète par l'expérience personnelle. » Paroles d'un grand roi, conscient de ses devoirs et de la tâche gigantesque qu'il a entreprise.

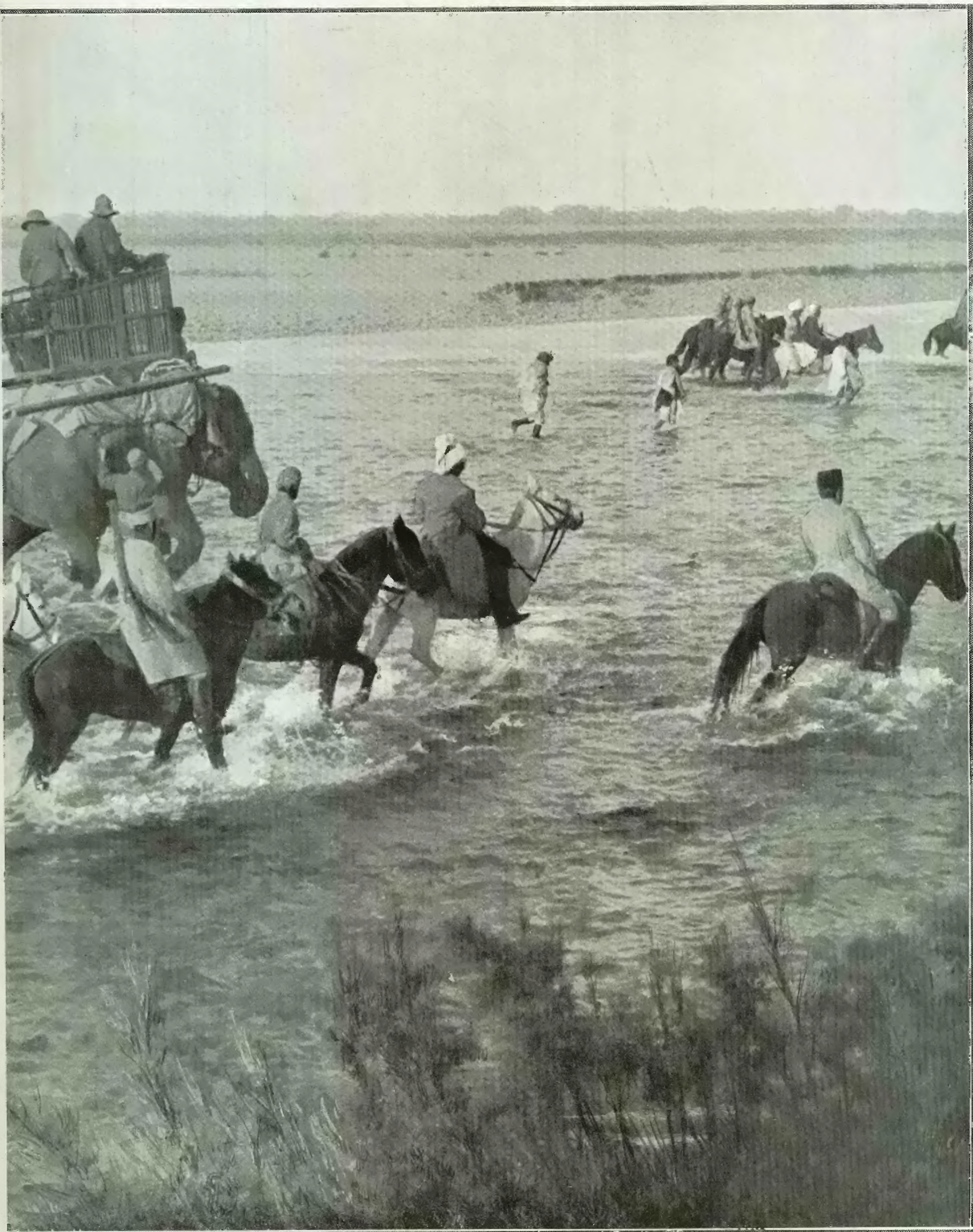
C'est une histoire mouvementée que celle de l'Afghanistan au dix-neuvième siècle. Deux guerres opiniâtres, l'une de 1839 à 1842, l'autre en 1878-1879, avaient imposé à ce royaume d'Orient le protectorat britannique. Le 20 février 1919, l'émir Habiboullah, qui était resté fidèle à l'Angleterre, était assassiné. Son troisième fils, Amanoullah, qui n'était alors âgé que de vingt-sept ans, n'hésitait pas à proclamer l'indépendance de son pays contre ses deux frères aînés qui reculaient devant cette audace, et à prendre le titre de roi. Une nouvelle guerre, courte mais meurtrière, éclatait. Elle prenait fin, le 8 août 1919, par la renonciation de l'Angleterre à tenir l'Afghanistan en tutelle. Le traité anglo-afghan de 1921 vint, par la suite, établir définitivement la paix entre les deux pays.

Assuré de l'avenir, réconcilié avec ses frères qui sont maintenant ses meilleurs collaborateurs, le roi Amanoullah s'est attelé à une œuvre formidable que l'on peut comparer à celle de Moustapha Kemal en Turquie ou de Riza Khan Pahlawi, en Perse. Mais



RETOUR DE CHASSE ROYALE EN AFGHANISTAN :

Sur le premier éléphant, à droite, vu de dos, le roi ; derrière lui, le ministre de la cour S. E. Mohammed Yagoub Khan. Sur le deuxième éléphant, le frère



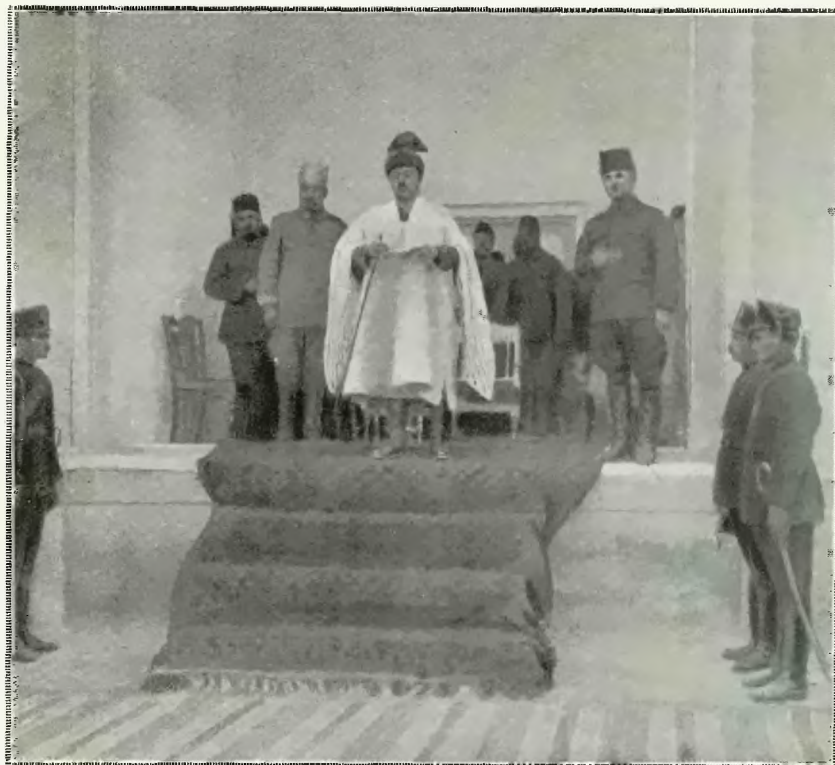
LA TRAVERSÉE D'UNE RIVIÈRE PRÈS DE KANDAHAR

ainé du roi, en avant, et le gouverneur général de la province de Kandahar. A cheval, en uniforme, les gardes royaux et, en civil, des notables de la ville

L'Afghanistan était beaucoup plus en retard encore que l'empire ottoman ou la Perse. Il fallut tout y créer avec rien. En quelques années, un Etat du moyen âge s'est transformé en Etat moderne. Il a été pourvu d'une armée, de routes, d'écoles et, depuis l'année dernière, du système métrique. S'il n'a pas encore de chemins de fer, l'automobile y supplée, et elle tend de plus en plus à remplacer les antiques chars à bœufs ou les convois d'éléphants. Comme Moustapha Kemal, Amanoullah Khan a d'ailleurs eu à briser les résistances dont le fanatisme religieux était l'âme. Des révoltes se sont produites ; il les a matées avec une rigueur impitoyable, sans doute, mais nécessaire pour le bien général.

A plusieurs reprises déjà, *L'Illustration* a entretenu ses lecteurs de cette surprenante et rapide métamorphose de l'Afghanistan. En particulier, le 11 mars 1922, sous le titre : *Un pays qui renaît au centre de l'Asie* ; le 22 novembre 1924, sous le titre : *L'Evolution moderne de l'Afghanistan* ; le 23 mai 1925, dans un autre article intitulé : *L'Afghanistan se modernise*, on en a retracé ici quelques phases. C'est son artisan et son animateur qu'un séjour parmi nous va aujourd'hui nous permettre de mieux connaître.

Amanoullah Khan — on ne saurait s'en étonner — est un grand travailleur. Levé chaque matin à 7 heures et demie, il fait pendant une heure une promenade à pied ou à cheval (il est un des meilleurs cavaliers de son royaume), puis il se met à l'ouvrage. Il est à la fois roi et président du Conseil. En cette qualité, il dispose au sein du Conseil des ministres de deux voix, mais il laisse à ses collaborateurs leur initiative, s'inclinant devant leurs avis quand sa propre thèse ne réunit point la majorité. Il est vrai qu'en Afghanistan, où n'existe aucun régime parlementaire, c'est le roi qui nomme lui-même les ministres. Ceux-ci sont au nombre de sept. Ce sont ceux de la Guerre, des Affaires étrangères, de l'Intérieur, des Finances, de la Justice, — ce portefeuille est détenu par le second frère aîné du roi, Ayattoullah Khan, — de l'Instruction publique et du Commerce, avec un sous-secrétariat pour l'Hygiène, occupé par un autre frère, cadet, du souverain. Chaque jour est consacré à un ministère. Le ministre intéressé arrive au palais à 9 heures précises avec les dossiers de toutes les affaires qu'il a étudiées pendant la semaine écoulée. Il les communique au roi qui veut tout connaître par lui-même et veille aux moindres détails de l'administration intérieure. La séance de travail se poursuit jusqu'à ce que toutes les questions soient épuisées et parfois jusqu'à la nuit. Le roi ne quitte pas son bureau où il se fait, au besoin, servir un léger repas, tant qu'il n'a pas expédié toutes les affaires courantes. Généralement,



Le roi, en costume national, prononçant un discours, à Kandahar.
Au premier plan, sur l'estrade, à droite du roi, le ministre de l'Intérieur ; à sa gauche, le ministre de la Cour.

toutefois, ces entretiens avec les ministres sont terminés vers 5 heures du soir. Le roi en profite pour faire alors une promenade en automobile avec la reine.

Cela même est une innovation qui scandalise encore plus d'un vieux musulman, pour qui les femmes doivent rester cachées au fond de leur demeure. Sans aller aussi loin que Moustapha Kemal, Amanoullah Khan a beaucoup fait pour l'émancipation de la femme afghane. Il est personnellement monogame et, s'il n'a pu imposer à son peuple une pratique qui n'est point dans le Coran, il ne manque pas une occasion, dans les discours qu'il prononce, notamment le vendredi après la prière à la mosquée, pour encourager ses sujets à n'avoir qu'une épouse. La reine Sourya, qui est dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté, apporte d'ailleurs au roi une aide précieuse. De haute naissance afghane, elle a, par le fait des révolutions qui ont troublé l'Afghanistan et des proscriptions qui en sont résultées, passé toute son enfance et son adolescence en Syrie, où elle a reçu une éducation accomplie. Elle est fille de Mahmoud Tarzi, ministre des Affaires étrangères, qui a représenté avec tant de distinction l'Afghanistan à Paris, de 1921 à 1924. Des raisons de santé ont empêché Mahmoud Tarzi de retourner dans son pays. Il se trouvait, en ces derniers

temps, en Suisse d'où il s'est rendu au Caire pour recevoir et accompagner en Europe le roi Amanoullah.

La reine Sourya est toujours vêtue à l'europeenne et c'est une mode qu'elle a contribué à répandre dans les grandes familles afghanes. En public, elle porte seulement une voilette, remplaçant le voile des musulmanes. Elle s'est spécialement consacrée à l'éducation féminine et elle s'occupe, avec sa mère, de l'école des filles de Kaboul, qui compte près de huit cents élèves. Cette institution est une de celles qui ont rencontré le plus de résistance parmi les opposants traditionnalistes et, pour la maintenir malgré tout, le roi a été souvent obligé de recourir à une fermeté exemplaire.

Des loisirs que lui laissent ses fonctions, Amanoullah Khan fait deux parts : l'une pour la lecture et l'étude personnelle, l'autre pour les sports. Son secrétaire privé et interprète, M. Zya Houmayoun, un Persan éminent qui fut élève de notre Ecole des beaux-arts et rendit, pendant la grande guerre, les plus signalés services à la propagande française, est chargé de le tenir au courant de tout le mouvement intellectuel et scientifique d'Occident. La gravure de première page de *L'Illustration* du 22 novembre 1924 représentait M. Zya donnant au roi sa leçon de français dans les beaux jardins du palais, à Paghman. Peut-on ajouter ici que le roi Amanoullah est un des plus fidèles lecteurs de *L'Illustration* ? Il en parcourt lui-même ou il s'en fait traduire chaque semaine tous les articles, car il y

trouve, affirme-t-il, la plus complète image de la vie universelle. Il a contribué à sa diffusion dans son royaume et *L'Illustration* est certainement le seul journal du monde qui compte en Afghanistan 237 abonnés.

Le reste de son temps libre, le roi le voue aux sports. Il adore la chasse : celle aux canards, qu'il pratique en automne et en hiver aux environs immédiats de Kaboul, celle de la gazelle, à laquelle il se livre trois ou quatre fois par an, en haute montagne. C'est, au tennis, une raquette de premier ordre. Une autre de ses distractions préférées est le billard, où il est aussi passé maître.

En hiver, Amanoullah Khan habite Kaboul et parfois, pour de brèves vacances, Djelalabad. En été, la Cour se transporte à une trentaine de kilomètres, à Paghman. C'était autrefois un petit village perdu dans une vallée de la région montagneuse. Le roi, qui y est né, a voulu en faire une station magnifique en même temps qu'une cité modèle. Il y a fait construire des hôpitaux, un théâtre, des cinémas, des restaurants, un sanatorium, un hôtel pourvu de tout le confort des palaces internationaux. Il a aussi entrepris de faire reboiser la petite vallée, si bien que Paghman ressemblera bientôt à la plus élégante et la plus moderne villégiature dans un nid de forêts.

Le roi d'Afghanistan est venu en Europe avec une suite assez nombreuse. Il est accompagné de la reine, de sa sœur, d'une de ses belles-sœurs et, sans compter les serviteurs, d'une quinzaine d'autres personnes. Il ne les a pas choisies au hasard, mais parmi celles dont les compétences personnelles pouvaient lui être le plus utiles. Ce sont, entre autres, son beau-père Mahmoud Tarzi ; le grand maréchal, ancien ministre de la Guerre, Mohammed Nadir Khan, qui fut aussi ministre d'Afghanistan à Paris, de 1924 à 1926 ; le gérant du ministère des Affaires étrangères, Ghoulam Sadiq, frère cadet du ministre actuel d'Afghanistan à Paris, Ghoulam Naby Khan, et le ministre de la Cour, Mohammed Yagoub Khan, un jeune Afghan d'une haute intelligence, dont la courtoisie est proverbiale auprès de tous les Français qui se sont rendus en Afghanistan.

A Paris, Amanoullah Khan retrouvera son fils, qui y fait ses études : il est actuellement élève au lycée Janson-de-Sailly, après l'avoir été au lycée Michelet. Un frère cadet du roi et l'un de ses beaux-frères avaient de même été élèves à notre Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr. Le roi reverra aussi parmi nous des Français qu'il estime et qu'il aime : M. Alfred Foucher, professeur à la Sorbonne, chef de la mission archéologique française qui a entrepris en Afghanistan des fouilles du plus haut intérêt, dont *L'Illustration* a longuement parlé dans son numéro du 29 novembre 1924 ; M. Hackin, conservateur du musée Guimet et membre de cette même mission ; M. André Godard, l'architecte de Dar ul Aman ; le docteur Tenèbre, directeur du collège français de Kaboul. Une des questions les plus urgentes dont il se préoccupera sera l'achèvement de l'installation du poste de T. S. F. qui doit relier Kaboul au monde entier. La commande en a été passée aux établissements français Kraemer, et l'un de nos ingénieurs, ancien élève de Polytechnique, M. Bouveret, a été prêté par le gouvernement français pour organiser en Afghanistan le service des postes, des télégraphes et des téléphones. Mais combien d'autres choses ne retiendront-elles pas la curiosité passionnée de ce souverain éclairé, avide de s'instruire pour faire bénéficier son pays de sa science et de son expérience, et qui, pour la première fois, a franchi les frontières de son lointain royaume d'Orient !

ROBERT DE BEAUPLAN.



A Kaboul, devant le palais royal le jour de la Fête de l'Indépendance. Le souverain (au centre, en grand uniforme), ayant à sa droite son frère aîné et un de ses frères cadets, parmi les ministres et les grands dignitaires de la Cour.



Sur un court de tennis de la résidence d'été, à Paghman.
Au premier plan, à gauche et à droite du filet, le roi d'Afghanistan et son frère aîné.



Autour du billard, au palais royal.
De gauche à droite : le roi, son chambellan et un officier de la Cour.



Au cours d'une partie de chasse.
De gauche à droite : le roi, le gérant du ministère des Affaires étrangères,
le beau-frère et un frère cadet du roi.



Aux tribunes du champ de courses de Paghman.
De gauche à droite : M. Zya, secrétaire privé, le roi,
le ministre d'Angleterre.



A Kaboul, le jour de la fête de l'Indépendance : le roi, en uniforme, prononce un discours.
Sur la tribune, devant l'orateur, on voit un microphone.



La foule, devant laquelle on distingue des opérateurs cinématographiques, écoute le discours royal.
LE ROI D'AFGHANISTAN DANS L'EXERCICE DE SES FONCTIONS DE CHEF D'ÉTAT

UNE COLLECTION D'ALMANACHS DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

Henri Lavedan va, dans quelques jours, disperser aux enchères chez G. Petit sa collection d'almanachs. Il y a quarante ans, alors qu'on n'y attachait pas grande valeur, il se laissa séduire par ces petits livres fragiles, créés pour la durée d'une année, portés, maniés, consultés, puis oubliés ou sacrifiés, et parvenus en si petit nombre jusqu'à nos jours. Il fallait un esprit bien curieux du passé pour s'intéresser à ces minuscules survivants, miraculeusement sauvés, et qui n'étaient, de leur temps, que de passagers témoins de la vie intime, familière. La vogue grandissante du dix-huitième siècle atteignit les almanachs jusque-là dédaignés. Les prix montèrent. Henri Lavedan se rencontra avec des compétiteurs armés de dollars. Il renonça. Mais sa collection était faite. Il avait réuni plus de 200 pièces, rares, précieuses, un ensemble tel qu'on ne lui connaît en France qu'un seul rival, celui du musée des Arts décoratifs, provenant de la collection Savigny de Montcorps.

Aujourd'hui il s'en défait. On aurait tort de s'en étonner. Ce qui amuse ce collectionneur incorrigible, ce fervent de la chasse, cet imaginaire, c'est de créer, c'est de passer par ces joies, ces émotions qui alimentent la passion de la recherche, de la découverte ; c'est tout ce petit drame qui se développe dans la boutique de l'antiquaire, ce jeu secret de deux partenaires, avec le masque d'indifférence posé sur le visage, avec

les paroles mesurées et celles qui font des détours et les sourires et les silences ; c'est tout ce plaisir du duel, les départs feints et les retours pas fiers, le courage de la fuite sans le regard en arrière, mais chèrement payé par les regrets, les remords, ce grossissement de cauchemar que prennent les séductions de l'objet abandonné. Parfois le petit livre, trouvé trop cher dans une échoppe de province, on le retrouve à Paris, le même, en vitrine, dans son habit de maroquin, plus frais, soigné, pimpant, ayant gagné dans la hiérarchie des marchands et gravi l'échelle des prix. Quelle troublante fierté, étouffant le sentiment de la défaite, que de sentir là, dans la poche, sous la main, la proie désirée !

Collectionner, pour lui, c'est aussi vivre un scénario, construire un décor, reconstituer une atmosphère. Or quels guides plus informés et plus amusants que ces almanachs pour parcourir ce dix-huitième siècle, connaître son esprit, ses modes, ses intrigues, tout ce qui fit sa grâce, sa légèreté, ses faiblesses ? Ils remplaçaient les grands calendriers du siècle précédent ornés d'estampes, dédiés au Roy Très Chrétien et contenant « amples Prédications, mutations de l'air, maladies, fertilité ou infertilité des biens terriens » ou « une recette véritable contre la peste, approuvée par les médecins, chirurgiens et barbiers de Paris »



MIGNONNE OU PETIT JOLI
ALMANACH DE DAMES POUR
L'ANNÉE 1767.
Reliure d'ivoire et or,
motifs de paille.



RECUEIL GÉNÉRAL DES

COSTUMES ET DES MODES, 1783.

ou encore « l'indication des jours heureux et des jours qu'on dit être périlleux ». Ils revêtaient aussi la forme de recueils d'histoire, hommages à la gloire croissante de Louis XIV. LE VRAI ÉTAT DE LA FRANCE COMME ELLE EST GOUVERNÉE ; LE PARFAIT ÉTAT DE LA FRANCE ; ALMANACH ROYAL... Les oracles, horoscopes, « connaissance des temps », sorte de garantie contre l'incertitude des destinées, vont bien continuer à flatter ce goût du merveilleux et ce besoin d'espérer, d'être rassuré qui hante l'esprit humain. Mais le dix-huitième siècle a trouvé un autre remède contre l'angoisse de l'avenir. C'est le plaisir, la chanson, la galanterie, l'amour. Les âmes se sont faites légères et incrédules. Le siècle s'amuse et s'étourdit. Et le calendrier s'est ajusté à la mesure de cette frivolité. Il s'amenuise, se fait charmant, discret et, lui aussi, séducteur. Populaire, il contient des rébus, des proverbes, des contes badins, des prophéties galantes. A un peuple qui aime à danser, il apporte de la gaieté, de la fantaisie. Mais il répond aussi à d'autres besoins. Il y en a pour tout le monde dans le ballot des colporteurs, pour les commerçants, les ecclésiastiques, les agriculteurs, les jardiniers, tous les métiers. Il renseigne, instruit, sert de lien, prodigue et à la portée de tous. Mais ce n'est guère celui qui nous intéresse ici. C'est en cherchant de belles reliures, dont il faisait collection, qu'Henri Lavedan acheta un, puis deux, trois de ces petits livres pour leur maroquin armorié. Ils étaient les benjamins, les petits pages charmants des opulentes et seigneuriales reliures, richesses de sa bibliothèque. Mais quand il les ouvrit, ce fut toute l'âme du dix-huitième siècle qui s'échappa de leurs feuillets, celle de la société élégante et raffinée. Sa curiosité était mordue. Il les rechercha. Une nouvelle passion de collectionneur lui était née. Ce n'est pas seulement dans les milieux

populaires des villes, des campagnes que l'almanach s'était diffusé. Objet de luxe aussi, il avait gravi toute la hiérarchie sociale. Familier des gens de goût, introduit à la Cour, il s'habille de soie brodée, de peau blanche peinte, de maroquin frappé, de paillon. Les ornements sont faits de cabochons de fils d'or, de strass, de paillettes. Une composition à la gouache, sous mica, bergers ou fleurs, portraits ou allégories, forme parfois motif central. Il s'ingénie à plaire, brillant, coquet, menu, fragile. Ce n'est plus tout à fait un livre, c'est presque un bijou. L'ingéniosité du sieur Desnos, l'éditeur si achalandé, lui prête toutes les formes, les plus minuscules. L'almanach, lancé, paré par lui, s'est insinué dans les poches, pénètre dans les tiroirs des bonheurs-du-jour, reste à portée de la main sur les poudreuses, se porte comme une breloque. On l'offre comme étrennes, il sert d'hommage. Il se fait le messager d'un aveu.

Que contient-il donc ? C'est infini. Livres de comptes, carnets de notes, de voyages, calendriers, tout devient almanach. On note une date, une adresse, un souvenir, un rendez-vous. C'est le confident des pensées. Il se



LES VARIÉTÉS AMUSANTES. ÉTRENNES AUX GENS DE BON GOUT, 1793.
Almanach à transformations. Les feuillets soulevés en haut et en bas laissent voir d'autres images.



De gauche à droite et de haut en bas : CALENDRIER DE LA COUR, 1785. — LE TRÉSOR DES ALMANACHS, 1788, aux armes de Marie-Antoinette, reine. — CALENDRIER DE LA COUR, 1773, aux armes de Marie-Antoinette, dauphine. — KALENDARIO EN MADRID, 1773. — CALENDRIER DE LA COUR, 1789, avec armoiries. — RECUEIL GÉNÉRAL DE COSTUMES ET DE MODES, 1783. — ALMANACH DE NORMANDIE, 1787. — CALENDRIER DE LA COUR, 1791. — ETUI aux armes de Marie-Antoinette.



De gauche à droite et de haut en bas : LES PLAISIRS DE LA VILLE ET DE LA CAMPAGNE, 1778. — ALMANACH DAUPHIN, 1782. — CALENDRIER DE LA COUR, 1774. — ÉTRENNES NOUVELLES, 1776. — CALENDRIER DE LA COUR, 1781. — ALMANACH DE ROUEN ET DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE-INFÉRIEURE, 1793. — LE TRÉSOR DES DEVINATIONS, 1792. — ÉTRENNES MIGNONES, 1780, reliure en paille avec profils, au recto et au verso, de Louis XVI et de Marie-Antoinette. — L'AMOUR PARMI LES JEUX, 1791.



LES QUATRE SAISONS ET LES QUATRE HEURES DU JOUR.

mêle à la vie, aux joies, aux intrigues. A l'agenda se joignent des poésies, des couplets, libres, sinon grivois. Le siècle se passe difficilement d'esprit galant. Des vignettes s'introduisent, de ces chefs-d'œuvre que l'époque prodigue et que signent Gravelot, Dorgez, Marillier, Queverdo. Puis le texte comme l'image envahissent, débordent le petit livre. Il n'est plus qu'un recueil de vers, d'odes, de madrigaux, où les personnages portent les noms de Daphnis, de Flore et de Zélis, recueil de costumes et de coiffures, de miniatures en couleurs, de gravures inspirées des fables, et le calendrier des jours se réduit à un cahier de douze pages pliées qui se glisse dans une pochette intérieure. Une glace, au verso de la couverture, reçoit le regard qui surveille l'ordre de la coiffure, l'effet du fard, de la mouche. Tout cela est charmant toujours, précieux, de bon ton. Ah! qu'il avait besoin, ce siècle, de sentir la vie couler facile, heureuse, aimable! et qu'il met de joie jusque dans les menues choses!

La collection Lavedan (et, si l'on voulait une documentation plus importante encore, le volumineux répertoire dressé par Grand-Carteret de tous les almanachs connus) nous renseigne sur l'abondance, la variété infinie des précieux recueils publiés au dix-huitième siècle, almanachs officiels, annuaires, calendriers de la Cour, et ceux qui s'ingénient à joindre l'utile à l'agréable: LES PLAISIRS DE LA VILLE ET DE LA CAMPAGNE, *nouvel almanach dédié aux deux sexes*; L'AIMABLE FOU OU LA GAÏÉTÉ PARISIENNE, *petit chansonnier français, élite de la chanson*; LE TRIOMPHE DU BEAU SEXE OU L'HONNEUR DES DAMES VENGÉ, *petit secrétaire à leur*

usage avec tablettes économiques, *perte et gain*; LE PROTOTYPE DES AMES SENSIBLES OU LES ÉPARGNES DE LA PUDEUR; LE QUART D'HEURE DES JOLIES FRANÇAISES, *étrennes aux dames, mêlées de couplets sur les airs les plus agréables*; ETRENNES DU JOUR DE L'AN OU LES CADEAUX SANS PRÉTENTION, suite d'estampes en couleurs, réductions de sujets à la mode, où figurent des Boucher, Greuze, Debuourt, une pièce rare entre toutes; et les almanachs dont le titre trahit la grande préoccupation du temps: L'AMOUR PARMI LES JEUX; LA VEILLÉE DE VÉNUS; ETRENNES DE L'AMOUR, DES RIS, DES JEUX ET DES PLAISIRS, *almanach chantant*; LES MUSES A CYTHÈRE; L'AMANT TROMPÉ PAR L'AMOUR. Il est beaucoup question d'amour. Bien plus encore qu'il ne paraît. Le petit dieu souverain du siècle se cache partout, derrière les titres inoffensifs, les plus trompeurs, et surgit dans le vers impromptu, sous le burin du graveur.

Le marquis de Priola, collectionneur d'almanachs (en 1902, Henri Lavedan était sous l'empire de sa passion pour les petits chefs-d'œuvre), Priola, qui avait ravi à son créateur les éditions les plus galantes, en usait pour allécher les curiosités féminines. Henri Lavedan, lui, les montre à quelques-uns de ses amis. Mais n'oubliez pas qu'il les présente au hasard. Les livres sont couchés, côte à côte, sur le lit moelleux qui tapisse les tiroirs d'un meuble Louis XVI, petits sarcophages minutieusement travaillés, où reposent les joies naïves, sentimentales ou équivoques du passé. Il faut le voir les choisir. Ses yeux, où demeure toujours la malice de l'esprit, guettent votre surprise



LE MICROSCOPE DES VISIONNAIRES OU LE HOCHET DES INCREDULES, 1791.



L'AMANT TROMPÉ PAR L'AMOUR, 1790.

et le plaisir qu'il vous laisse attendre... Il connaît son public. Je ne doute pas que l'ordre de la présentation ne varie suivant la qualité, le don de compréhension de celui qu'il initie. Bien entendu, il ne commence pas par les plus rares. Ah! qu'il possède l'art des préparations! Il excelle à doser l'intérêt. Affaire d'expérience. Sa voix se fait insinuante, comme s'il voulait faire pénétrer en vous, goutte à goutte, la joie qu'il y prend lui-même. Quelques mots, justes, brillants, évoquent le dix-huitième siècle. Il le sent, le connaît, il en vient. Ses doigts dévots ont saisi un à un les petits livres, les tournent, les entr'ouvrent. La plupart sont comme neufs. Leur dos rigide n'a pas été cassé. Tenus dans des secrétaires fermés, à l'écart de la vie, ils nous arrivent tels que nous reçut une petite maîtresse dédaigneuse, une grande dame lointaine. Mais moi, je préfère peut-être ceux que l'on sent, sous leur fraîcheur, avoir vécu, d'une vie plus intense, que des mains jeunes, tendres, amusées, fiévreuses (sait-on?) ont serrés, feuilletés, ceux que les femmes à paniers emportaient avec elles, comme nos contemporaines leur sac perlé et leur boîte à fard, émouvants par tout ce qu'ils nous suggèrent de l'élégance d'autrefois. Ils renferment le secret de destinées écoulées et légères.

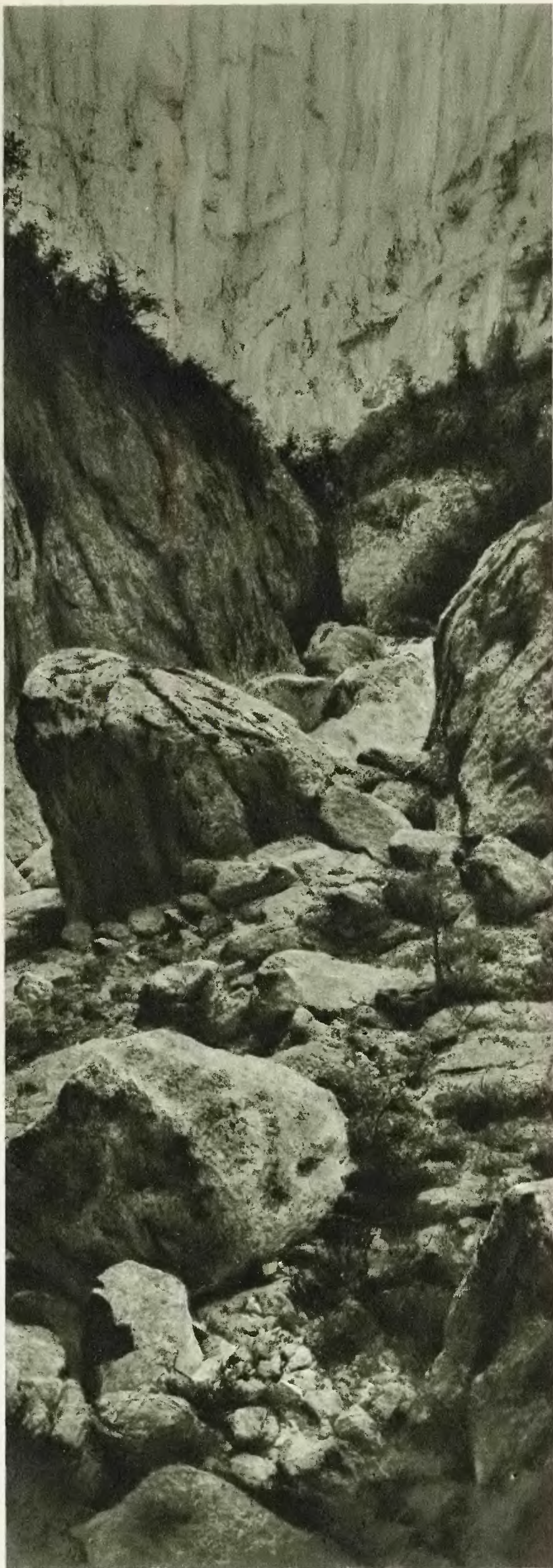
De ces tiroirs, tout un monde se lève, figures charmantes, marionnettes souvent mêlées à l'histoire, que manœuvre un conteur aux mots magiques.

Et quelle signification prennent tout à coup les deux derniers livres, présentés comme un dénouement, ceux dont Henri Lavedan s'est saisi avec religion et sur lesquels figurent, frappées sur le maroquin, les armes de Marie-Antoinette dauphine et de Marie-Antoinette reine!

JACQUES BASCHET.



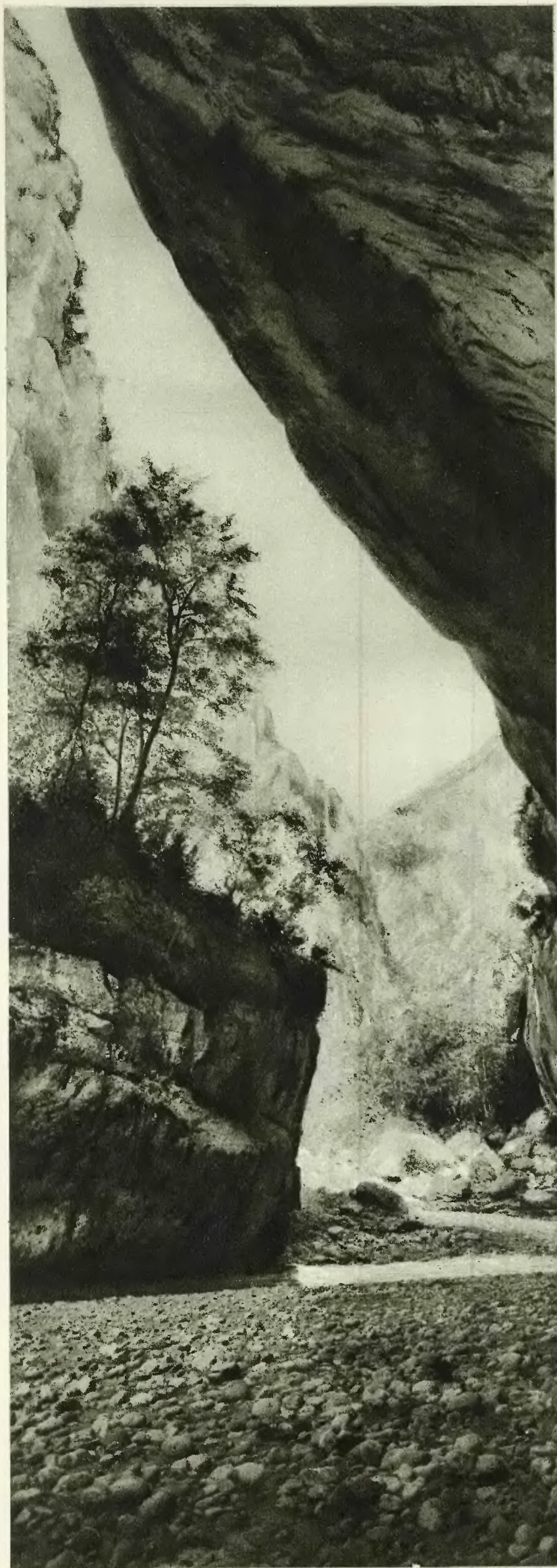
Confluent de l'Artuby, à la Mescla.



Sortie du Pas de l'Imbut.

UNE MERVEILLE DE LA NATURE EN PROvence : LE GRAND CAÑON DU VERDON

Photographies Robert Boulay.



La basse Relingue (profondeur 1.100 mètres, largeur 6 mètres).



Grève du Mouillat (profondeur 800 mètres, largeur 20 mètres).

UNE MERVEILLE NATURELLE SANS RIVALE EN EUROPE : LE GRAND CAÑON DU VERDON
Photographies B.A. Martel.

UNE ŒUVRE NOUVELLE DU TOURING CLUB DE FRANCE

L'AMÉNAGEMENT DU GRAND CAÏON
DU VERDON

Le Touring Club de France, poursuivant inlassablement la mise en valeur des beautés naturelles de notre pays, va consacrer une somme de cent soixante mille francs à l'accessibilité du grand cañon du Verdon. Pour expliquer cette entreprise, il a choisi comme porte-parole le spécialiste le plus qualifié sur ce sujet, M. E.-A. Martel, et aujourd'hui même 21 janvier, devant un auditoire composé des représentants du tourisme, des grandes compagnies de chemin de fer, de la géographie et de l'alpinisme, ce savant explorateur du sous-sol français, des abîmes, des torrents alpestres et des gaves pyrénéens donne au siège social du T.C.F. une conférence avec projections prestigieuses sur le Verdon. Voici, exposé par lui-même brièvement, le nouvel objectif visé par notre bienfaisante association nationale.

Entre Castellane et Draguignan, le Verdon, principal affluent (rive gauche) de la Durance, sépare les départements des Basses-Alpes et du Var par un prodigieux fossé naturel, ou cañon, creusé sur 21 kilomètres de longueur dans les calcaires du jurassique supérieur. En 1877 (*Géographie de la France*), Elisée Reclus déclarait : « Il n'est guère d'exemple plus remarquable sur la terre d'entaille pratiquée par les eaux dans l'épaisseur des roches. » En effet, cette entaille, profonde de 400 à 1.100 mètres, entre falaises presque partout perpendiculaires, ne mesure, en plusieurs endroits, que 6 à 20 mètres de largeur au niveau du torrent, avec 300 à 1.200 mètres seulement d'un rebord à l'autre de ses murailles supérieures. Personne n'en avait suivi le fond, jugé impraticable au cours de l'eau ; et le tracé de la carte de l'état-major n'avait été figuré qu'approximativement, vu de corniches intermédiaires entre le bas et les sommets.

Au printemps de 1905, sur l'initiative de M. Léon Dabat, alors directeur de l'hydraulique agricole, je fus chargé par le regretté M. Ruau, ministre de l'Agriculture, et aux frais de son administration, d'une mission officielle géologique et hydrologique ayant pour objet l'étude du fameux projet (remontant à 1802) de l'utilisation de Fontaine-l'Évêque (Var) pour l'alimentation en eau potable de Marseille, Toulon, etc. Cette opération comportait la descente (si elle se montrait possible) et l'examen du cours même du Verdon sur les 21 kilomètres mystérieux. Ayant fait adjoindre à cette mission feu Armand Janet, ingénieur du génie maritime et pionnier des curiosités de la Provence, et M. Lecoupey de la Forest (actuellement inspecteur général du génie rural), nous vîmes à bout de l'entreprise avec le concours de feu Louis Armand (l'inventeur du célèbre aven du causse Méjean, livré à la curiosité publique le 11 juin 1927 seulement) et de M. Isidore Blanc, directeur d'école à Rougon. L'expédition dura trois jours et demi (11 au 14 août 1905), avec trois bivouacs au fond de la gorge et au prix de difficultés considérables. Et nous la renouvelâmes en 1906, du 27 au 30 août. A diverses reprises, j'en ai conté ailleurs, il y a une

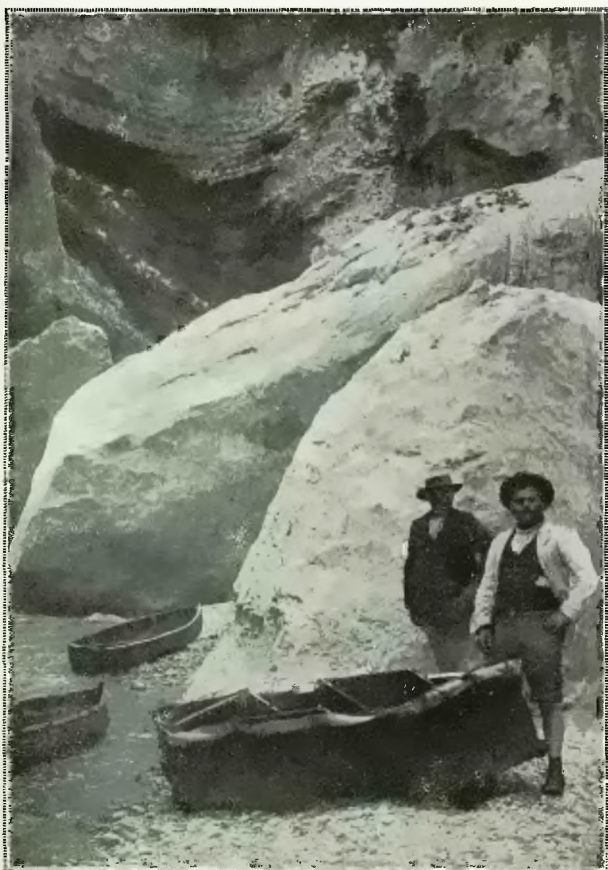


Le cours du Verdon et son grand cañon.

vingtaine d'années, les résultats et les péripéties, et je viens précisément d'en republier l'essentiel dans mon tout récent ouvrage, *la France ignorée* (partie Sud-Est), paru chez Delagrave en décembre 1927. Malgré la propagande et les efforts longuement déployés après la trouvaille — que nous avons ainsi réalisée au Verdon — d'une véritable merveille sans rivale en Europe, il fut impossible d'aboutir à un aménagement du grand cañon au profit d'un public visiteur : l'entreprise était trop coûteuse, trop difficile, dangereuse même. Et, à notre suite, quelques douzaines seulement d'escouades excursionnistes ont pu admirer les splendeurs indescriptibles des fonds du Verdon. L'article d'impressions ci-après explique fort bien la stupeur où l'on y est plongé ; il prouve aussi que le parcours n'a rien d'impraticable ; toutefois, ce parcours exige plusieurs conditions dont la réunion indispensable ne se présente pas chaque été : basses eaux d'étiage n'excédant pas un débit de 10 à 15 mètres cubes par seconde (le Verdon varie de 600 à 1.400 mètres cubes par seconde) ; beau temps assuré, sans aucune menace de ces orages d'été qui troublent instantanément les 80 gués et plus permettant de franchir la rivière ; nécessité de s'immerger complètement dans l'eau en plusieurs places, en se laissant entraîner par le courant, soit à la nage, soit en s'aidant de ceintures de sauvetage en kapock ; dispositifs spéciaux pour loger les accessoires et approvisionnements d'un bivouac au moins, la descente (même incomplète) ne pouvant être effectuée en un seul jour ; limitation de la saison à la période approximative du début d'août à l'équinoxe de septembre (à cause des orages, pluies et crues).

Bref, l'entreprise n'est pas ordinaire, c'est de l'alpinisme aquatique qui exige une endurance et une aptitude spéciales. Surtout, il ne faut pas se servir de bateaux : ils nous ont plutôt fort gênés en 1905 (mais alors on ne savait pas où on allait) et, en 1906, la suppression de tous agrès autres que les kapocks et quelques cordes simplifia singulièrement les manœuvres.

Plusieurs relations ultérieures, et aussi enthousiastes que les nôtres, de randonnées presque toutes conduites par Isidore Blanc, notre compagnon des deux premières visites, ont fini par réveiller l'attention, notamment celle de MM. H. Defert, E. Chaix et L. Auscher, les présidents du T. C. F. ; et, en 1925-1927, leur Comité de tourisme en montagne a fait effectuer par deux commissaires, MM. Ivan Imbert et Ardoïn, une étude détaillée des possibilités de réalisation ; leur sérieux rapport (octobre 1927) a conduit qu'il fallait commencer par tracer ou arranger, aux flancs des falaises de la rive droite, deux groupes distincts de sentiers dans les 200 à 300 mètres au-dessus du courant même : l'un vers l'entrée du cañon, en utilisant des tunnels abandonnés d'un ancien projet de force motrice (parcours 2 heures et demie) ; l'autre vers le milieu (parcours de 4 à 5 heures) greffé sur la route de la Palud, route qui, actuellement, ne laisse presque rien voir du grand cañon ; ce seront de bons chemins de piétons, peu fatigants et dévoilant déjà une grande partie des extravagants prospects de cette ignorée merveille (répétons le mot). Le village de la Palud, comme base, se prêtera fort bien aux arrangements hôteliers et automobilistes indispensables. Plus tard, on raccor-



Embarquement pour la première expédition, le 11 août 1905.



Armand Janet se préparant à traverser le Verdon à l'aide d'une ceinture de sauvetage en kapock.

dera les deux groupes et on avisera aux moyens de parcourir en entier les quatorze plus beaux kilomètres du fond de l'inimaginable cañon. La première partie du programme sera remplie dans deux ans et demi. Ainsi le Verdon n'aura attendu son exploitation touristique que pendant vingt-cinq ans. C'est une moyenne entre les dix de Padirac, les trente de l'aven Armand et les quarante des causses et gorges du Tarn... Pour moi, je n'ajouterais qu'un mot : en 1912, j'ai vu le grand cañon du Colorado et plusieurs autres des États-Unis ; ils m'ont, malgré leurs colossales dimensions et leurs éblouissantes couleurs, moins étonné que je ne m'y attendais : et cela par la faute ou, mieux, par la grâce du Verdon... qui est en France !

E.-A. MARTEL,

Vice-président

de la Société de Géographie de France.

UNE DESCENTE DANS LE GRAND CAÑON DU VERDON

L'ardent voyageur, qui, se confiant aux ailes de toile et au cœur de fer de l'oiseau moderne, survolerait les basses Alpes provençales de Grasse à Manosque, pourrait suivre d'un œil distrait, sur la carte immense déroulée dans la brume, un mince ruban d'argent aux détours capricieux. Ce ruban, c'est le Verdon, qui renferme dans les 175 kilomètres de son parcours toutes les beautés frémissantes, la poésie sauvage ou familière et l'impressionnante grandeur des plus précieuses rivières de France.

Ce torrent capricieux prend sa source à proximité du col d'Allos. La vallée du Verdon, de Colmars à Castellane, a été fort justement baptisée la « Petite Suisse ». Hauts sommets où la neige s'attarde, bois de mélèzes ou de pins sylvestres, pâturages peuplés de belles vaches laitières, hôtels confortables, chalets posés à flanc de coteau comme des ruches que la saison d'été rend bourdonnantes, c'est la contrée idéale pour les vacances. Au Sud de Castellane commence l'étonnante région du grand cañon.

Au-dessus du petit village de Villars-Brandis, le touriste, déjà saisi d'une crainte respectueuse, aperçoit, dominant la vallée de près de mille mètres, les *Cadières de Brandis*, gigantesque muraille de roches rouges qui découpent sur le ciel une impressionnante silhouette de château fort. Toute la fortification féodale du temps de Louis XI est là : donjon, tour chaparronnée, échauguette, créneaux, poivrière, courtine... Quelques minutes de rêverie et votre œil devine la présence du guetteur qui va sonner du cor. Mais c'est la nature qui a construit ce colossal bastion de rocs ruiniformes.

Sitôt dépassé le petit pont de Soleils, la route s'incruste dans la falaise et, sous un tunnel, on a la sensation d'entrer dans une citadelle par une porte basse qui vous oblige à courber la tête.

Ici — je le dis en termes aussi sincères que mesurés — nous pénétrons dans une région française où le pittoresque, la sauvagerie et la grandeur atteignent une intensité insoupçonnée en Europe. Là-haut, un nid d'aigle surveille l'entrée du défilé gigantesque : c'est Rougon.

Quittant la route de Moustiers-Sainte-Marie, aux pieds du village, le sentier Janet conduit le touriste à l'entrée du cañon, au confluent du Baou. Pendant la descente, l'œil s'étonne des dimensions des falaises qui grandissent, se haussent, semblent devoir toucher le ciel. Sur l'étroite passerelle du Baou, l'impression s'impose que les géniés de ce domaine fantastique commencent à bourdonner de colère.

Au niveau du Verdon, les eaux bondissantes, enrichies des cascades du Baou, roulent parmi les blocs calcaires desservis des falaises avec un grondement d'échos multipliés et s'élancent dans le couloir de Samson. Le Verdon s'y engouffre littéralement, — deux murailles à pic, dix à douze mètres d'écartement, une allure échevelée de torrent furieux, — les eaux font un coude, disparaissent... On perçoit d'étranges clameurs, des coups prolongés, assourdis...

On cherche en levant les yeux une échappée d'azur. Dieu ! que le ciel est lointain ! Trois cents mètres de falaises verticales dont les bords supérieurs semblent se rejoindre. Ce Titan d'aspect débonnaire, mais de dimensions colossales, qui semble vous surveiller, c'est l'énigmatique Samson, pétrifié près de Dalila, éternel captif de cette prison tragique qui porte le ciel sur ses murailles !

Cette barrière de Samson une fois forcée, les excursionnistes se croient isolés du monde. Pendant 21 kilomètres le grand cañon les tiendra prisonniers, mais prisonniers éblouis, chancelants d'admiration craintive, écrasés de leur ridicule petitesse, toujours plus avides d'inconnu, impatients de découvrir à chaque détour les merveilles de ce défilé de géants.

Voici la Grande Baume des Pigeons, magnifique grotte dont l'arc de voûte s'élève à 30 mètres au-dessus du Verdon. Puis la région de l'Escalès, hautes falaises dolomitiques dont les cassures se parent d'une riche frondaison : chênes-yeuses, frênes, hêtres, buis dix fois séculaires. Un vaste oiseau de proie décrit dans l'azur du ciel de grands cercles : c'est un aigle.

Une demi-heure de marche en passant d'une rive à l'autre, suivant les méandres de la rivière, et voici la Baume de l'Homme fère (du latin *ferus* : sauvage),

grotte de 60 mètres de largeur, 20 de profondeur, 50 de hauteur, dont le sol est tapissé d'une couche de sable fin, bivouac rêvé pour les promeneurs fatigués.

Un couloir se dessine, échaneré çà et là de baumes moins importantes, et l'on atteint bientôt le confluent de l'Artuby, la Mescla.

La Mescla (mélange des eaux) est un site de toute sauvagerie ! Au brusque détour du Verdon, la perspective est impressionnante. Songez que le niveau des eaux est à 548 mètres au-dessus de la mer et le sommet du Collet-Barris à 1482 !

Les falaises de l'Artuby resserrées, tassées, enchevêtrées d'un extraordinaire fouillis d'arbres et de buissons, le lit desséché de la rivière encombré d'éboulements, de blocs amoncelés qui forment une barrière infranchissable, cet aspect chaotique atrocement tourmenté et cette frondaison inouïe qui se reflète parfois dans d'admirables vasques, où dort une eau vert émeraude, forment des contrastes saisissants.

Des millions d'abeilles, minuscules étoiles filantes qui rayent d'un lacs d'or le bleu profond des falaises ombrées, vont chercher, au cœur des fleurs sauvages, la goutte de rosée sucrée et parfumée qui a fait la réputation de l'Hymette. Au pas de la Chapelle, un montagnard d'Aiguines, hardi et plus léger qu'un chamois, a ramassé un jour près de 300 kilos de miel ! *Sic vos, non vobis...*

En quittant la Mescla, le Verdon se dirige vers l'Ouest par le Pas des Cavaliers. Toute la falaise de gauche va marquer la limite du Plan de Canjuers.

Les Pas de l'Estellé et du Baucher sont la partie la plus calme du grand cañon, bien que les falaises y soient d'une hauteur prodigieuse. Mais, à partir du Baucher, le défilé du Verdon va entrer dans le domaine du fantastique. Il faudrait le génie évocateur de Victor Hugo pour décrire les fabuleux passages du Styx, du Mangué, de l'Imbut, du Baou-Bénit. « Ici nous touchons à la sorcellerie », a déclaré M. Martel.

Chaos formidable où la pupille dilatée de l'homme fixe avec angoisse l'inconcevable instabilité de blocs calcaires dont les milliers de tonnes semblent retenues au flanc des falaises par un miracle d'équilibre. Parois verticales, lisses comme des miroirs, fissures gigantesques dont les aspérités retiennent d'étranges amas de bois mort, d'arbres tordus, de madriers pourris arrachés aux chantiers de Castellane pendant la saison des pluies. Monstrueux dallage de pierres cyclopéennes où le Verdon disparaît comme absorbé par un crible géant dans un bouillonnement furieux que l'écho multiplie en grondements sourds, lointains, presque étouffés, puis tout à coup en hurlements rageurs qui font rêver d'une meute-fantôme lâchée contre une bête apocalyptique !... C'est le Pas de l'Imbut !

Franchissez à la force des jarrets les gradins qui le surplombent, glissez-vous comme un serpent à travers le dédale qui vous barre la route pendant trois cents mètres et vous reverrez le Verdon sourdre silencieusement du gouffre et s'étaler dans de larges cuvettes de 10 à 25 mètres de profondeur où les eaux se déroulent en un lent mouvement de giration, avec un bruit de froissement soyeux qui caresse et émeut comme la plainte harmonieuse du vent sur une plage lointaine.

Avec le couloir du Baou-Bénit on pénètre dans le domaine des Titans. Tout y est de proportions gigantesques : blocs fantastiques à peine ébranlés par les eaux furieuses au temps des crues, escaliers aux gradins immenses encombrés de troncs d'arbres, cavernes et marmites de géants...

Après le Baou-Bénit, voici la charmante cascade de Mainmorte, jaillissant d'une cassure de 50 mètres environ de hauteur, puis la Relingue qui offre aux regards apaisés du touriste, avec la Basse-Relingue, le Baou de la Roumi et la région du Mouillat, d'admirables décors comme celui de la Voûte d'Émeraude. Les Pas des Cavalets sont encore terriblement chaotiques.

Enfin, la nature, épuisée par ses créations infernales où se heurtent d'étranges disproportions et des perspectives d'une difformité inquiétante, se plaît à adoucir son tempérament fougueux. Du Pas des Cavalets au Galetas, le défilé s'élargit ; les eaux domptées égrenent, jusqu'au pont d'Aiguines, la chanson légère de leurs cascades. Le Verdon s'étale, et brusquement débouche dans le vaste élargissement alluvionnaire du « bassin des Salles ».

Le Grand Cañon est terminé et avec lui la plus étonnante excursion de la France ignorée.

JEAN LÉPINEY.

FAITS DE LA SEMAINE

— A la suite de la décision prise par le gouvernement de faire arrêter les cinq élus communistes, passibles d'emprisonnement, un grand débat s'est engagé à la Chambre des députés et un vote de confiance a été acquis par 296 voix contre 176. MM. Marcel Cachin et Vaillant-Couturier, qui étaient sortis de leur retraite pour prendre part à la discussion, ont été arrêtés à l'issue de la séance.

— On annonce les fiançailles prochaines du prince de Monaco avec M^{lle} Annie Morgan, fille de M. Pierpont-Morgan.

— Un incendie a éclaté à la manufacture d'armes de Saint-Etienne. Un bâtiment long de cent mètres a été en partie détruit. Les dégâts sont évalués à environ deux millions.

LE CHEZ-SOI NOUVEAU

Etudes sur les dispositifs et les appareils d'art ménager,

par BAUDRY DE SAUNIER

(Voir les numéros des 7 et 14 janvier 1928.)

III. — L'ÉLECTRICITÉ AU FOYER

Dans le foyer nouveau, dans le foyer qui sera réalisé demain, l'électricité est partout en travail. Elle éclaire, chauffe, fait le balayage et la cuisine ; elle blanchit le linge et fait de la glace... Quelque aversion qu'on puisse avoir pour les locutions banales qui traînent de bouche en bouche, comment éviter d'appliquer à l'électricité le mot de *fée* ? Si l'on se retrace le tableau d'un foyer d'il y a vingt ans seulement, avant qu'elle ne se révélât incomparable amie du Chez-Soi, comment échapperait-on, en présence de ses actes présents, à l'idée presque sottise de sorcellerie ?

Mais c'est assez philosopher. Revenons aux questions pratiques. Il faut qu'avant d'aborder l'étude détaillée de chacun des appareils ménagers que j'ai jugés dignes de l'attention des lecteurs de *L'Illustration*, nous consacrons deux articles à l'étude de l'électricité sous sa forme domestique, puisque la plupart de ces appareils sont alimentés par le courant. Il va sans dire qu'il ne s'agit ici que de rechercher, pour les analyser rapidement, les sources du fluide précieux, d'exposer les précautions qu'exige son emploi et de discuter les prix auxquels il nous est livré à domicile. Cet examen fait, toute l'utilisation domestique du courant nous apparaîtra, ainsi qu'elle l'est, comme un ensemble de jeux nouveaux pour beaucoup, mais très faciles.

Il n'est pas possible, je le répète, de saisir et d'aimer l'art ménager d'aujourd'hui si l'on n'accompagne l'utilisation qu'on fait du courant électrique des notions pratiques et sommaires que je vais rappeler, ou mettre en clarté, je l'espère, pour ceux qui n'ont pas encore pu les distinguer dans les ténèbres de l'enseignement coutumier.

Tout d'abord, d'où vient-elle ? — Nous ne parlerons que des procédés de fabrication de l'électricité qui sont dits industriels, c'est-à-dire de ceux seulement qui offrent des qualités de constance dans le débit, de simplicité dans l'emploi et de bon marché, tout au moins relatif. Par conséquent, je tairai la production qu'on peut faire du courant au moyen de piles, puisqu'elle est à la fois très pénible, très irrégulière et terriblement dispendieuse.

La seule façon pratique qu'on connaisse encore actuellement de produire du courant électrique — et voici le résumé du problème — consiste à faire tourner au milieu des lignes de force que dégagent les masses inductrices d'un électro-aimant, dans le champ de cet inducteur, une bobine en fer doux dans laquelle sont logées des spires de fils de cuivre guipés (c'est-à-dire recouverts d'une petite gaine de soie pour que leurs spires ne se touchent pas électriquement). Cette bobine se nomme un *induit*.

Je viens de schématiser là une *dynamo*. Cette machine produit du courant « continu », parce que le courant alternatif qui naît dans ces spires en rotation est constamment redressé par un petit organe qu'on nomme un *collecteur*. Mais elle ne peut, pour raisons de constitution, fournir un courant qui ait d'origine les tensions élevées dont nous avons besoin à la sortie même de l'usine qui fabrique le courant. La dynamo ne peut convenir qu'à des usines moyennes qui n'exportent pas bien loin leurs produits ou à des installations privées et de très petite importance.

C'est par une machine analogue, mais aux organes inversés, par l'*alternateur*, qu'on obtient le courant « alternatif » puissant qu'émettent toutes les centrales modernes. Les caractéristiques essentielles de cette machine sont qu'elle ne possède pas de collecteur et que les bobines, dont l'ensemble forme l'induit, dans lesquelles prend naissance le courant, demeurent fixes tandis que les inducteurs, au contraire, tournent autour d'elles ou dans leur centre. D'ordinaire on appelle alors *stator* l'induit et *rotor* le système inducteur.

On classe les alternateurs, — qu'on me pardonne ces observations un peu arides, mais nécessaires, car les expressions qui les représentent apparaissent fréquemment dans les conversations d'aujourd'hui, — on classe les alternateurs d'après le nombre de jeux de spires qu'ils portent sur leur stator. L'alternateur d'un seul jeu d'enroulements donne du courant *monophasé* qui se distribue sur deux fils. L'alternateur de deux jeux donne du *déphasé* ou

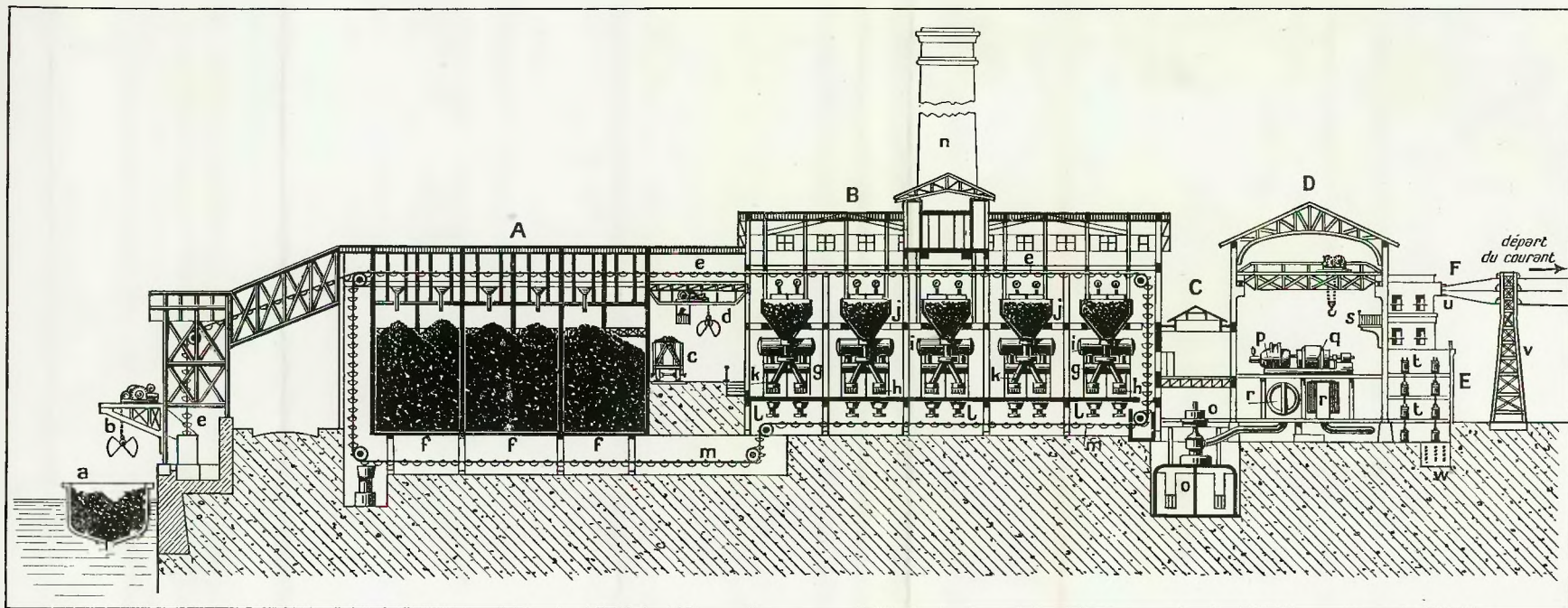


Fig. 1. — Installation schématique d'une Centrale thermo-électrique ou thermique.

A, bâtiment des silos à charbon. — B, celui des chaudières. — C, celui des pompes. — D, salle des machines. — E, bâtiment de transformation et de distribution. — F, départ d'une ligne à haute tension. — a, arrivée du charbon par bateau. — b, grue de déchargement. — c, arrivée du charbon par wagon. — d, pont roulant de déchargement. — e, transporteurs mécaniques à godets. — f, silos. — g, groupe de chaudières. — h, foyers. — i, chaudière proprement dite. — j, petits silos d'alimentation d'un groupe de chaudières. — k, conduits d'alimentation des foyers. — l, évacuation des cendres et mâchefers. — m, évacuateurs à godets. — n, cheminée pour plusieurs groupes de chaudières. — o, pompes et galeries d'alimentation en eau de refroidissement. — p, turbine à vapeur. — q, alternateur. — r, condenseur. — s, poste central de manœuvre. — t, transformateur et tableau de haute tension. — u, départ d'une ligne aérienne à haute tension. — v, pylône de la ligne aérienne. — w, galerie de départ de lignes souterraines.

tétraphasé qui s'emploie sur trois ou quatre fils. Enfin, l'alternateur à trois jeux produit du courant triphasé qui s'en va au réseau d'utilisation par trois fils (montage en triangle) auxquels on ajoute, lorsque les trois enroulements ont un point commun ou *point neutre*, un quatrième fil qui se nomme le *neutre* (montage en étoile).

L'alternateur, ainsi que le dit son nom, ne fournit jamais que du courant alternatif, c'est-à-dire un courant qui change continuellement et très rapidement de sens, du positif au négatif et du négatif au positif. Le double changement que je cite ici se nomme la *période* du courant. Elle se reproduit plusieurs fois en une seule seconde (20, 30, 50 périodes, etc.). Un amateur, s'il est desservi par du courant alternatif, doit en connaître, sous peine de payer assez cher parfois son apprentissage, la *forme* (mono, di, tri-phasé) et la *fréquence* (nombre de périodes par seconde).

L'alternateur tourne souvent à plus de 2.000 tours à la minute et donne parfois directement un courant d'une tension de près de 10.000 volts.

... Done, pour avoir du courant, il est indispensable que nous fassions tourner très vite au milieu des « lignes » de force d'un champ magnétique, qu'on peut comparer grossièrement à des fils élastiques très tendus entre les masses polaires, l'un ou l'autre des deux organes majeurs d'une machine

électro-magnétique. Or, ces lignes de force s'y opposent tant qu'elles le peuvent ! Il nous faut donc employer des moyens puissants pour vaincre cet antagonisme, pour faire tourner cette pièce au milieu de cette glu presque immatérielle qu'est le champ magnétique. Et nous obtiendrons dans l'induit ou le stator d'autant plus de courant que nous aurons dû employer plus d'énergie à la mouvoir ! Dynamo et alternateur ne sont donc que des machines à transformer de l'énergie, des machines qui la reçoivent sous forme de mouvement et nous la rendent sous forme de courant électrique.

Tourner cette grosse bobine qu'est l'induit d'une dynamo, un assez modeste moulin à vent le peut faire, de même un ruisseau ! Un simple particulier peut donc, théoriquement du moins, installer ainsi dans sa propriété, si ces sources d'énergie sont suffisamment puissantes et surtout si elles sont constantes d'un bout de l'année à l'autre, une petite usine électrique qui desserve son château, sa ferme. Mais les ressources de la *houille verte* (cours d'eau de faible débit) sont généralement assez précaires.

De même le groupe électrogène (dynamo entraînée par un petit moteur à explosion), qui rend de si grands services parfois mais nécessite l'entretien d'une batterie d'accumulateurs, ne peut être cité ici qu'à titre de tout petit fabricant de courant.

Pour mémoire, je rappelle que l'utilisation des mouvements des marées (*houille bleue*) pour faire tourner des machines électro-magnétiques demeure à l'étude, ainsi que la différence des températures des eaux de surface et de profondeur dans les mers tropicales (procédé Georges Claude). Etc.

Pour obtenir de grands courants, des courants denses et constants qui s'en vont à plusieurs centaines de kilomètres « électrifier » les villes et les campagnes, nous n'avons à notre disposition, en somme, que deux engins capables de produire la rotation de ces énormes organismes : la machine à vapeur et la turbine hydraulique (sorte de roue actionnée par un courant d'eau). Dans le premier cas, l'ensemble des machines à vapeur, des alternateurs et des systèmes qui les accompagnent se nomme une *centrale thermique* (*thermos*, chaleur ; transformation de la chaleur en électricité). Dans le second, la réunion des turbines, des alternateurs et de leurs annexes forme une *centrale hydraulique* (gén. *hydros*, eau ; transformation du mouvement de l'eau en électricité).

UNE CENTRALE THERMIQUE (voir fig. 1). — L'énergie ici transformée est celle que renferme à l'état latent le charbon de terre, dit aussi *houille*. Nous sommes donc en présence de la *houille noire*.

Une centrale thermique puissante consomme évidemment de grosses quantités de charbon. Aussi, à

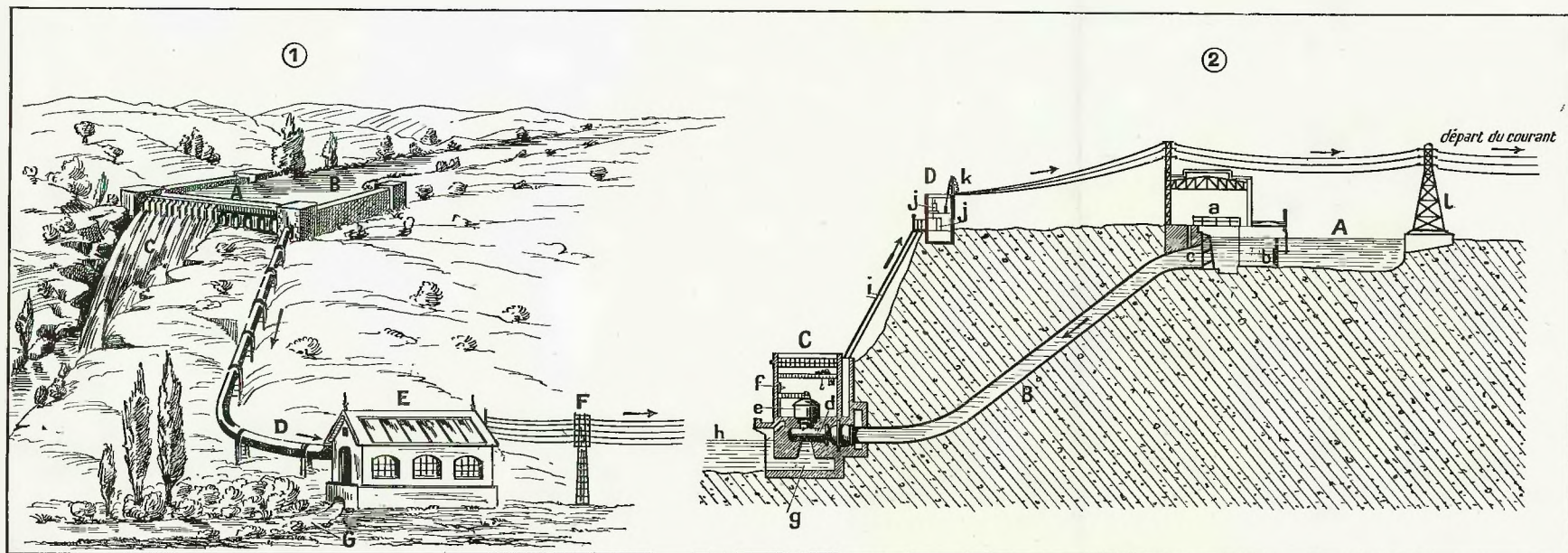


Fig. 2. — Installation schématique d'une Centrale hydro-électrique ou hydraulique.

1. *Vue en perspective.* — A, barrage. — B, eau retenue. — C, déversoir de trop-plein. — D, conduites amenant l'eau à la Centrale. — E, l'usine. — F, lignes transportant le courant à très haute tension. — G, retour au torrent. 2. *Coupe schématique d'une Centrale.* — A, chambre de mise en charge des conduites, alimentée directement par le réservoir d'eau. — B, conduites souterraines. — C, l'usine. — D, station du transformateur élevant la tension du courant. — a, bâtiment de commande des vannes. — b, vannes. — c, grilles arrêtant les gros objets. — d, turbine. — e, alternateur à arbre vertical calé sur l'arbre de la turbine. — f, tableau général de manœuvre. — g, canal de fuite. — h, canal où l'eau s'évacue. — i, lignes de tension moyenne conduisant le courant à la station du transformateur. — j, transformateur et ligne de haute tension. — k, départ de la ligne de haute tension. — l, pylônes.

moins que des circonstances heureuses ne permettent son installation aux abords mêmes d'une mine et qu'ainsi le transport onéreux de la houille soit en partie évité, n'est-elle presque jamais établie ailleurs qu'en plaine et sur les rives d'un fleuve ou d'un canal, qui lui apporte par chalands son combustible. Evidemment on choisit son siège à proximité aussi d'un grand centre urbain qui devient le principal consommateur du produit qu'elle va fabriquer.

Le charbon est véhiculé dans la centrale par des moyens entièrement mécaniques. Puisé dans les bateaux (ou les wagons, en cas de transport par voie ferrée) par d'énormes outils de déchargement, il est dirigé sur les parcs ou *silos* par des transporteurs à godets, des courroies sans fin ou des conduits à pente appropriée. L'ensemble des chaudières, qui constitue la *chaufferie*, est établi à côté des silos. Les foyers forment ordinairement des groupes de deux; il y a six, huit, dix, vingt et plus de ces groupes. Le charbon leur est servi par des transporteurs qui remplissent de petits réservoirs placés au-dessus de chaque groupe de chaudières, et descendent par gravité sur les grilles. Un autre transporteur, placé sous les chaudières, évacue constamment les cendres et le mâchefer.

La vapeur produite atteint par des conduits soigneusement calorifugés la Salle des machines. Elle y actionne des turbines spéciales qui sont directement accouplées aux alternateurs. Les antiques machines à vapeur à pistons, de rendement mauvais, ne sont en effet plus jamais appliquées ici. Un groupe *turbo-alternateur* développe fréquemment une puissance de 15.000 à 20.000 chevaux.

Le courant produit ainsi est presque toujours du triphasé, pour des raisons techniques qui sont indifférentes au consommateur. Il peut être envoyé sous la tension d'origine (2.000 à 6.000 volts généralement) au lieu même d'utilisation si la distance n'excède pas une quinzaine de kilomètres. Si elle est plus grande, il est indispensable que la tension soit élevée au moyen de transformateurs qui forment une station spéciale annexée à la centrale.

UNE CENTRALE HYDRAULIQUE (voir fig. 2). — L'énergie ici transformée est celle que contient à l'état latent la neige entassée en névés et en glaciers sur les hautes montagnes et qui s'en vient à l'usine sous la forme de courants d'eau. Nous sommes en présence de la *houille blanche*.

Nous remarquerons que le pourvoyeur suprême des centrales hydrauliques est le soleil, qui évapore l'eau des océans et en forme des nuages; le vent les porte aux montagnes sur lesquelles ils se condensent en neige. La neige, au printemps surtout, fond, descend dans les vallées en fleuves qui retournent aux océans. Et le cycle éternel continue. Le soleil est du reste le suprême pourvoyeur aussi des centrales thermiques puisque le charbon n'est que du végétal, né et grandi autrefois sous ses rayons et de par sa magie, aujourd'hui fossilisé.

La centrale hydraulique ne peut donc être installée qu'en pays de montagnes où les torrents, les cascades et les lacs sont nombreux, ou bien sur un fleuve rapide et de gros débit tel que le Rhône ou le Rhin. Le caractère général qu'elle présente diffère avec la nature de son alimentation. Si elle est nourrie par une grande hauteur de chute d'eau, mais d'eau peu abondante, elle habite la montagne sauvage: alors les travaux que nécessite son installation sont d'ordinaire relativement peu coûteux, parce que la nature fournit aux barrages que nécessite la centrale une partie de leurs parois, et de belle solidité! Elle se caractérise en ce cas par les énormes tuyaux qui, du fond de la montagne, courant le long des précipices, lui amènent l'eau. Si, au contraire, la chute est faible et le débit considérable (fleuves), la centrale hydraulique est installée presque en plaine et ressemble beaucoup à une thermique.

Dans la centrale hydraulique, l'eau arrive directement à la turbine, qu'elle actionne par son poids, soit par sa vitesse, son énergie cinétique. Puis elle s'échappe par un canal de fuite par où elle regagne le torrent ou la rivière dont on l'a momentanément détournée pour la faire travailler. La turbine hydraulique (qui, selon le type, fonctionne *noyée* ou *en surface*, qui a un axe horizontal ou vertical, etc.) actionne directement l'alternateur, comme le fait dans la centrale thermique la turbine à vapeur.

Des deux procédés, thermique ou hydraulique,

quel est le moins coûteux? Au premier abord, il semble que ce soit l'hydraulique, puisque l'énergie lui est gratuitement servie par la montagne et livrée, à la salle des machines même, par la pesanteur. Cependant les faits ne confirment pas toujours l'exactitude de cette impression. Les prix d'exploitation dans l'un et l'autre cas dépendent des frais d'installation, des œuvres d'art souvent considérables qu'il a fallu exécuter pour édifier la centrale. Une thermique posée à proximité immédiate du carreau d'une mine de charbon peut évidemment concurrencer gaiement une hydraulique qui n'a pu s'élever que sur des capitaux énormes, sur une maçonnerie de géants qui barre toute une vallée!

Il y a donc à la base de l'industrie du courant électrique de difficiles questions financières, que nous n'avons d'ailleurs pas à envisager.

LE TRANSPORT DU COURANT. — Si la centrale n'est pas à proximité directe des localités qui sont ses clientes, il faut qu'elle prenne des précautions toutes spéciales pour leur apporter à domicile sa marchandise, car un mode de livraison maladroit peut lui coûter extrêmement cher à la fois par le gaspillage qui est fait du produit en route et par l'élévation des capitaux qui sont là mis en œuvre et que naturellement il faut rémunérer.

Le transport du courant au loin (plusieurs dizaines et même quelques centaines de kilomètres) s'effectue à l'aide de câbles, en cuivre le plus souvent, qui sont cachés dans des canalisations souterraines ou, plus économiquement, suspendus en l'air à des *pylônes*. La grosseur du fil choisi et la tension à donner au courant qui doit le parcourir constituent des problèmes tout à fait délicats sur lesquels il est superflu que nous nous attardions. Il faut seulement savoir que le courant né à l'usine, même avec une tension relativement élevée de 10.000 volts, ne peut être envoyé dans les lignes que si l'on élève encore cette tension et dans des proportions considérables: il n'est pas rare aujourd'hui de trouver des transports de force à 100.000 volts. C'est là le seul moyen qu'ait la science électrique d'éviter dans les conducteurs les *pertes en ligne*, autrement dit l'échauffement tout à fait inutile des câbles, et de permettre

cependant l'emploi de fils de petite section, c'est-à-dire d'achat aussi peu onéreux que possible.

Mais cette élévation de tension ne va pas sans provoquer elle-même de grosses dépenses d'installation, car elle est produite par des appareils spéciaux, d'ailleurs inertes, qu'on nomme des transformateurs, et elle exige des pylônes garnis de systèmes d'isolateurs et d'appareillage de sûreté pour le public, extrêmement dispendieux. D'autre part, à l'autre bout des lignes, à l'entrée des localités, il est indispensable alors qu'un autre transformateur joue un rôle inverse, qu'il abaisse cette tension à 5.000 ou 6.000 volts dans une sous-station, laquelle à son tour la diminue jusqu'aux 220 ou 110 volts sous lesquels le courant est admis à pénétrer chez l'abonné.

Ainsi, le courant est arrivé à la porte du client particulier. La Compagnie qui l'a fabriqué, et qu'on nomme d'ordinaire le Secteur, le lui livre en le mesurant avec soin. Le courant passe donc, avant tout emploi, au travers d'un *compteur* (dont nous étudierons le mécanisme dans le prochain numéro, car l'Art ménager a des rapports singulièrement étroits avec lui).

Cet appareil indique la consommation en *hecto-watts-heure*. Tout homme instruit est familier avec ces notions très élémentaires. Je me bornerai à rappeler que le *watt* est en électricité l'unité de puissance, constituée à la fois par l'*ampère* (unité d'intensité) et le *volt* (unité de tension). Le *watt-heure* peut être pris comme unité de consommation puisqu'il exprime en somme la quantité d'électricité que vous a livrée le secteur pendant une heure.

Mais le watt-heure est une unité trop petite pour l'usage courant: on la multiplie par cent (*hecto*) ou par mille (*kilo*), — de même qu'on n'exprime pas les poids d'objets très lourds par des grammes, mais par des hectogrammes ou des kilogrammes, — et l'on obtient ainsi l'*hectowatt-heure* et le *kilowatt-heure*. Par conséquent les cadrans des compteurs s'expriment le plus souvent en hectowatts-heure. Cependant la consommation des appareils ménagers s'indique habituellement en kilowatts-heure, et la « force » du compteur se traduit généralement par ampères! Cette terminologie complexe démontre que les promoteurs de l'électrification des foyers possèdent une connaissance assez légère des besoins de clarté qu'a l'esprit du public. Espérons que le temps et l'accord des fabricants apporteront à ces notions quelques simplifications.

STATISTIQUES A CONNAÎTRE. — D'après les statistiques du ministère des Travaux publics, les puissances complètement installées en 1927, pour la France, sont de 3.772.000 kilowatts pour les centrales thermiques et de 2.031.000 pour les centrales hydrauliques.

On calcule, très approximativement, que l'hydraulique française pourra fournir un jour, quand toute sa puissance sera captée, près de 9 millions de kilowatts.

Pourrait-elle ainsi, à elle seule, satisfaire tous les besoins des ménages français? La houille blanche pourrait-elle devenir la maîtresse exclusive du foyer? Il est impossible de répondre, car le courant électrique a bien d'autres clients que le home, tels que l'industrie avec ses énormes chauffages, la traction, l'éclairage, etc.

A titre de curiosité, cependant, on peut supposer qu'un ménage petitement électrifié, c'est-à-dire hésitant encore à s'adonner aux grandes applications du courant (chauffage, cuisine, etc.), limitant son audace dans la marche au progrès à quelques lampes, un petit réchaud, un aspirateur de poussières, a besoin de 2 kilowatts. Or, il existe à peu près 4 millions de foyers en France. Il faudrait donc 8 millions de kilowatts pour une électrification modeste de tous nos intérieurs, urbains ou campagnards.

Il en faudra probablement 5 par ménage, soit 20 millions au total, le jour où la ménagère de ville aura compris qu'il est plus rapide, plus propre et — même pour ces seules raisons — plus économique de mouvoir entre le pouce et l'index le bouton d'un commutateur pour faire un pot-au-feu que de hisser de la cave un seau de charbon; le jour où le paysan admettra qu'on n'entre plus dans une écurie avec une lanterne, le jour où il saura que, pendant qu'il dort, les résistances électriques peuvent lui préparer la pitance pour ses pores, l'eau chaude pour sa laiterie, sa buanderie, sa cuisine matinale, et pour sa barbe.

BAUDRY DE SAUNIER.

(A suivre.)

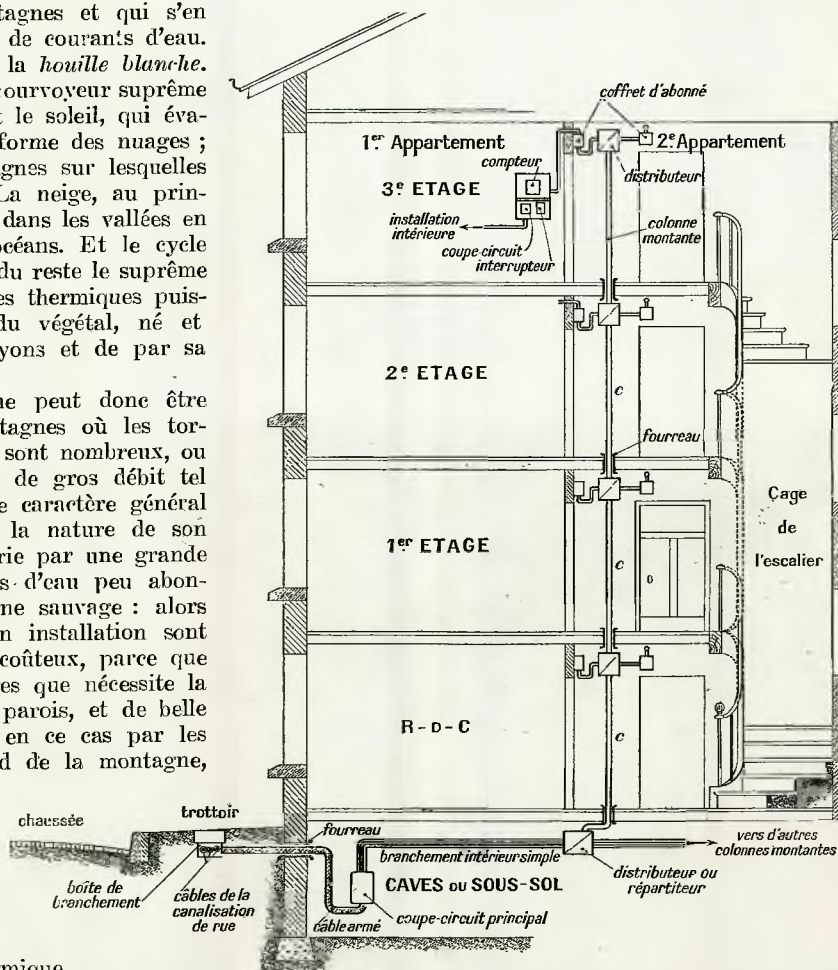


Fig. 3. — Schéma de l'arrivée et de la distribution du courant électrique dans une maison d'habitation à étages.

Le Secteur est seul maître du réseau jusqu'au départ après compteur. — Les appareils d'utilisation (lustres, réchauds, ventilateurs, etc.), tous susceptibles d'engendrer un court-circuit, rendent obligatoire la pose de fusibles en plomb dans toutes les pièces principales. D'autre part, le compteur lui-même renferme un fusible en plomb (coupe-circuit). Enfin, le coffret d'abonné comporte un fusible en argent, très soigneusement calibré. Les deux premiers, seuls, peuvent être surveillés ou remplacés même par l'abonné. Le troisième n'est accessible qu'aux employés du Secteur. En cas de court-circuit très violent, même si, par hasard, les deux coupe-circuit domestiques ne fonctionnaient pas, celui de l'Administration fondrait à coup sûr, et le mal se limiterait à une « panne » de courant.



Le biplan Voisin piloté par Henry Farman, photographié à Issy-les-Moulineaux, le 13 janvier 1908, au cours du vol qui lui assura le prix Deutsch-Archdeacon.

LA NAISSANCE DE L'AVION

Le 16 janvier 1908, l'Aéro-Club de France fêtait par un banquet l'exploit réalisé trois jours plus tôt par Henry Farman, sur avion Voisin à moteur Antoinette : le kilomètre en circuit fermé qui valait à l'aviateur les 50.000 francs du prix Deutsch-Archdeacon, créé en 1904. Le 16 janvier 1928, par un banquet encore, le même Aéro-Club de France a marqué le vingtième anniversaire de cette grande performance.

A cette commémoration manquait le regretté Levassueur, le créateur justement fameux des historiques moteurs Antoinette ; mais sa mémoire fut saluée avec une enthousiaste émotion.

Henry Farman était là, lui qu'on ne voit jamais dans ces réunions d'aéronautique ; et cet homme, qui eut peut-être plus qu'aucun autre le génie intuitif de l'aviation, fut justement acclamé.

Gabriel Voisin était là aussi, lui qu'on voyait, voilà vingt ans, vif et brusque, vivre sur le terrain d'Issy-les-Moulineaux ; lui qu'on avait vu, dix ans plus tard, rompre non sans éclat avec l'aviation, au lendemain d'une guerre où son activité de constructeur fut très grande ; lui enfin dont le nom, depuis quelque quinze jours, était rappelé avec vigueur par toute la presse à l'opinion française ; et il fut, lui aussi, acclamé, fêté un peu comme l'enfant prodigue qui a pu avoir quelques raisons de fuir la maison d'autrefois et qui a retrouvé, malgré tout, d'autres raisons d'y rappeler son existence.

Gabriel Voisin a écrit lui-même, et répété dans divers journaux, la plus impérieuse de ces raisons : sa volonté de rétablir la vraie image, trop souvent estompée ou écartée, de son passé aéronautique intimement lié à cette date du 13 janvier 1908 ; sa volonté aussi de rappeler le souvenir du frère disparu qui fut longtemps associé à ses travaux et qui, le 15 mars 1907, réussit à voler 80 mètres, à Bagatelle.

C'est dans la *Revue des vivants* que Gabriel Voisin a donné à sa pensée, sous sa signature, la plus complète expression ; c'est là qu'il a écrit, après avoir fait le récit du vol historique de Farman, cette phrase reprise partout depuis lors : « La première machine volante sortie d'un cerveau humain venait d'accomplir officiellement le premier kilomètre en circuit fermé. »

L'avion qui venait d'accomplir cette performance officielle était donc « la première machine volante sortie d'un cerveau humain » ? C'est la conclusion que le public était en droit de tirer, et il n'a pas manqué de le faire. Mais, sachant que M. Gabriel Voisin ne pouvait pas avoir voulu entraîner l'opinion à une conclusion aussi fautive, nous lui avons demandé si sa pensée n'aurait pas été plus rigoureusement exprimée par la phrase suivante : « Pour la première fois officiellement, une machine volante sortie d'un cerveau humain venait d'accomplir un kilomètre en circuit fermé » ? M. Voisin nous a répondu oui. Nous étions d'avance sûr de sa réponse ; car personne plus que M. Gabriel Voisin, dès 1906, par l'écrit et la parole, n'a affirmé l'incontestable réalité des vols prolongés réussis en 1905 près de Dayton par les frères Wright : 17 km. 961 en 18' 9" le 26 septembre ; 19 km. 570 en 19' 55" le 29 du même mois ; 24 km. 735 en 25' 5" le 3 octobre ; 33 km. 456 en 33' 17" le lendemain ; 38 km. 956 en 38' 3" le surlendemain.

Sans doute ces vols n'ont pas bénéficié



Le Wright en vol, à Kitty Hawk, le 17 décembre 1903.

A gauche, en bas, le rail de lancement ; Orville Wright, est allongé sur le plan inférieur de l'appareil ; à droite, Wilbur Wright.

d'un contrôle officiel, puisque aucune organisation sportive qualifiée n'existait alors pour l'assurer, puisque — tant qu'ils l'ont pu — les frères Wright ont gardé secrètes leurs performances. Toutefois, celles-ci ont eu pour témoins quotidiens tous les fermiers du voisinage et quelques invités des Wright, puis — dès que les vols dépassèrent un quart d'heure — les usagers d'un tramway qui, toutes les quinze minutes, passait le long du terrain d'expérience. Ultérieurement, les organisations scientifiques américaines les plus sérieuses ont conduit une enquête qui a permis d'authentifier sans réserve les vols des grands précurseurs, évolutions prolongées en tous sens au-dessus du terrain, et dont tous les témoins disaient l'aisance et la sûreté.

Par l'intermédiaire du grand pionnier que fut le colonel Ferber, en correspondance assidue avec les frères Wright, les chercheurs français étaient d'ailleurs au courant des grandes lignes de leurs travaux et de leurs progrès. Le premier planeur Archdeacon que M. Gabriel Voisin expérimenta à Berck, en 1904, n'avait-il pas été construit à Chalais-Meudon par M. Dargent, d'après les plans du planeur Wright que M. Chanute avait envoyés à l'Aéro-Club de France et que la revue *L'Aérophile* avait publiés ?

Le colonel Ferrus n'a-t-il pas publié, dans la *Revue d'artillerie* d'octobre 1906, la traduction du rapport présenté sept mois plus tôt par les Wright à l'Aéro-Club d'Amérique, document auquel sont joints les noms

et adresses de dix-sept témoins totalement dignes de foi ? Le capitaine Lucas-Girardville n'a-t-il pas, en mars 1908, donné dans le même organe une étude sur les brevets Wright, connus chez nous depuis 1906, en y joignant une planche dont quatre figures donnent tous les détails de l'appareil tel qu'il fut ensuite présenté en France, y compris le fameux gauchissement, mais sans la partie motrice ? La disposition générale de celle-ci n'avait-elle pas été indiquée par le capitaine allemand Hildebrandt, après une enquête sur place, en octobre 1907, dans le *Lokal Anzeiger* de Berlin ? Le moteur lui-même n'avait-il pas été décrit, avec photographie jointe, dans *L'Aérophile* de janvier 1907 ?

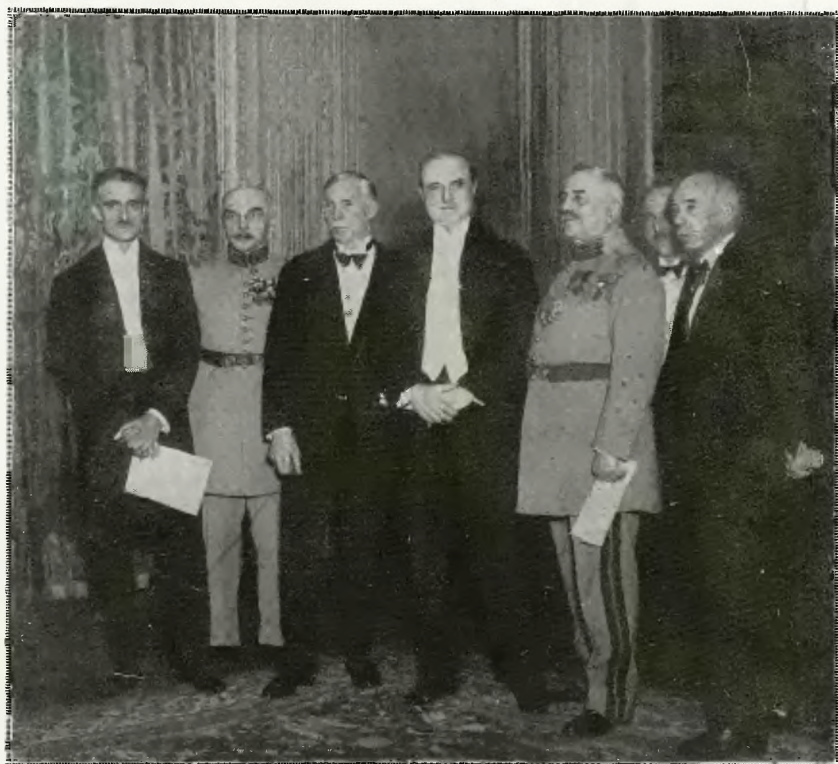
Les Wright volaient donc depuis 1903, et on le savait ; toutefois, si Voisin avait, en 1904, bénéficié des travaux des Wright, comme Wright avait bénéficié de ceux de Chanute et de Lilienthal, il est incontestable que le biplan construit par lui pour Henry Farman de juin à août 1907 résultait d'une évolution technique totalement autonome et parfaitement indépendante de celle des Wright.

Ceux-ci, d'ailleurs, étaient au même moment beaucoup plus proches d'une solution définitive. Qu'on se rappelle les conditions exceptionnelles de calme atmosphérique hors desquelles les vols d'Issy-les-Moulineaux étaient alors impossibles, et que le lecteur de *L'Illustration* se reporte au compte rendu qui fut donné ici même, le 18 janvier 1908, du circuit fameux d'Henry Farman ; on verra qu'il manquait encore à nos appareils d'alors, non pas la stabilité transversale (ils en avaient souvent trop, puisqu'elle résultait des formes *invariables* données aux plans porteurs), mais le moyen d'agir à volonté, et instantanément, sur l'équilibre transversal, soit pour évoluer rapidement, soit pour corriger l'effet des perturbations atmosphériques. Les Wright, par leur gauchissement, disposaient dès 1903 d'un tel moyen d'action ; ce fut lui qui donna bientôt à leurs vols l'apparence aisée et *naturelle* qui fut une révélation pour les spectateurs des premiers vols faits en Europe. « Comment obtenez-vous telle ou telle manœuvre ? » demandait-on au taciturne Wilbur. « *Like a bird*. Comme un oiseau », répondait-il. Et c'était vrai.

Dès que la commande de l'équilibre transversal fut appliquée aux avions européens, aux Voisin comme aux autres, soit sous la forme du gauchissement Wright, soit par le moyen des ailerons génialement appliqués par Blériot, ils démontrèrent toutes les qualités que leur technique propre leur conférait par avance. A vrai dire, ils dépassèrent bientôt leurs prédécesseurs américains, car la solution des Blériot, des Voisin et des Nieuport — préparée par les Pénaud et les Tatin, grands précurseurs — se prêtait beaucoup mieux à des utilisations courantes. Ainsi la solution Wright ne fut peut-être pas la bonne, mais elle fut indiscutablement la première. Dépassée, remplacée, elle a eu sa valeur pratique et elle garde sa belle valeur d'histoire.

La part de la France est très belle dans la conquête de l'air ; les lignes de l'avion d'aujourd'hui, qu'il soit celui de Lindbergh ou celui de Costes, — hier réunis sur le terrain de Panama, — sont un hommage, tiré à milliers d'exemplaires, aux vues géniales des pionniers aéronautiques français. Mais cette grande part de la France, il n'est pour la grandir encore qu'un moyen : faire à chacun, Français ou non, pleine et souriante justice.

HENRI BOUCHÉ.



Célébration, à l'Aéro-Club de France, du vingtième anniversaire du kilomètre bouclé.

Gabriel Voisin, gén. Hergault, Henry Farman, L. Blériot, maréchal Franchet d'Espèrey, Tissandier, Santos-Dumont.

COURRIER DE PARIS

LA FÉERIE LUMINEUSE

Cette année sera organisée à Paris, sous forme d'exposition, une sorte d'apothéose solennelle de la Lumière. Cette glorification est assurément méritée. Depuis quelque temps, en effet, la Lumière est devenue une véritable fée dont le pouvoir magique transforme tout le décor de notre civilisation. Peu de forces de la nature ont été asservies et éduquées par l'homme avec autant de succès.

Nous nous habituons très vite à toutes les conquêtes du progrès. Nous ne pensons pas toujours à mesurer le chemin parcouru en si peu de temps par le génie humain. Songez aux armes dérisoires que possédaient nos ancêtres pour se défendre contre l'invasion des ténèbres. L'humanité a passé, pendant des siècles, toutes ses nuits à la lueur d'humbles chandelles. Les villes étaient noyées, chaque soir, par l'ombre hostile. L'homme se sentait faible et désarmé dès que le soleil cessait de lui prêter ce que les poètes appelaient son flambeau. Seule, la lune compatissante venait parfois à son secours, mais un nuage suffisait pour ramener le deuil dans les rues de nos cités.

Aujourd'hui, nous avons fait de la lumière une esclave obéissante et empressée. Nous l'employons pour l'utilité et pour le plaisir. Elle se plie à tous nos caprices et ne se borne plus à accomplir des besognes purement utilitaires. L'éclairage intérieur et extérieur de nos villes étant assuré par un solide réseau de lampes, l'électricité s'amuse à faire de l'art pour l'art. Elle a appris toutes sortes de jeux subtils. Elle a étudié la pyrotechnie, la décoration, la peinture et la danse. Elle exécute sur nos toits d'étincelants ballets qui émerveillent ou irritent les passants. Elle joue avec les gerbes d'eau qu'elle embrase. Elle fuse en projections hardies. Elle anime d'une vie surnaturelle la pellicule où s'impriment les vérités et les mensonges. Il y a en elle, désormais, une force, une liberté et une fantaisie qui en font une sorte de dixième Muse.

Il y a quelques jours, elle avait la douleur de perdre une de ses meilleures éducatrices, la pauvre Loïe Fuller qui lui avait appris tant de divertissements savants et ingénieux et lui avait donné la vocation théâtrale. Quelques jours

plus tard, elle allait connaître, au théâtre de l'Opéra, un des plus beaux succès de sa carrière, en collaborant à la mise en scène d'une œuvre musicale. Dans *la Tour de Feu*, c'est la fantasmagorie lumineuse qui, seule, crée autour des passions humaines le rythme sauvage et poignant de nuages tragiques et de vagues déchainées qui nous étirent le cœur. Quand on songe, à la rangée de chandelles du théâtre Molière et aux splendides « jeux d'orgue » mis aujourd'hui à la disposition des virtuoses de l'électricité, on demeure confondu de la distance qui sépare l'éducation visuelle de l'homme d'aujourd'hui de celle de ses ancêtres. Il a fallu, en somme, bien peu de temps pour passer de l'humble rampe de nos scènes classiques à l'éblouissante féerie de nos spectacles actuels. Les hommes de ce temps s'en rendent-ils compte et songent-ils à reconnaître, avec bonne foi, tout ce qu'ils doivent au labeur de nos savants et de nos ingénieurs dans les victoires successives qu'ils remportent si rapidement sur les fluides et les forces de la nature ?

LE SEMAINIER.

LA PRINCESSE ET SON BÉBÉ

Une jeune femme promène son enfant, par une journée tiède, dans l'une des plus belles avenues de Bruxelles. Cette jeune femme, avec de tendres soins, pousse elle-même la petite voiture. Jusqu'ici, rien de bien exceptionnel et nous avons tous vu ce petit tableau familial au Bois, aux Champs-Élysées, au parc Monceau et dans tous nos squares parisiens. Mais ce qui est moins ordinaire, c'est que cette jeune maman promenant son bébé dans la douceur d'une après-midi de soleil, comme la plus simple maman bourgeoise, n'est autre que la femme du prince héritier Léopold de Belgique, la jolie princesse Astrid.

Vision moderne. Les princesses et leurs tout petits princes fréquentent les promenades publiques où elles se mêlent aux foules qui ne les distinguent même point. Et l'on ne peut s'empêcher de songer au personnel fabuleux qui, l'autre siècle encore, composait la « maison » d'un fils ou d'une fille d'un roi ou de l'héritier d'un roi. Nourrices, promeneuses, berceuses, maîtresses de la garde-robe et même secrétaires des commandements... Tout ce faste n'est plus que du passé, de l'histoire lointaine, presque de l'archéologie. Les princesses des temps nouveaux ont l'élégance touchante de vouloir être des mamans pareilles à toutes les mamans de leur royaume.

LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

LE BIEN DE L'HISTOIRE

Rendons à l'érudit ce qui lui appartient. La semaine passée, nous avons parlé des biographies où l'histoire se compose avec la fantaisie du roman. Les « vies romancées » nous ont été offertes si nombreuses depuis des mois qu'elles ont pu donner l'illusion de s'être substituées aux œuvres d'érudition pure. Il n'en est rien, par bonheur, et même dans les trois collections de librairie où nous voyons installer la fiction sur le plan de la réalité, certains ouvrages se situent et se maintiennent dans le cadre exigeant et solide de l'étude historique. Ils n'offrent pas moins d'agrément que les autres. Mais les sources nouvelles où ils puisent leur vie les sauveront d'une existence éphémère.

Hors des séries combinées par les éditeurs pour servir une vogue, les livres de M. Robert de La Sizeranne réunissent toutes les séductions que l'on peut demander à une œuvre d'histoire, vraie, nette de déchets et d'éléments parasites, fascinante de couleur et de pensée. Vraiment, les livres de cet admirable évocateur et de ce bel écrivain sont un bienfait pour notre intelligence comme ils sont un régal pour notre imagination. On ne doit pas seulement à leur auteur de nous révéler cette Italie à la fois brutale, raffinée, sanguinaire, artiste et lettrée du quinzième siècle. Il faut lui savoir gré encore d'user, comme il en use, d'une langue dont il obtient de si pures et de si pleines harmonies. On ne peut pas ne pas admirer la limpidité de cette écriture qui vaut, par la façon dont elle saisit et réfléchit les visages, l'art des maîtres italiens de la Renaissance dont s'inspire ce peintre moderne de leur époque.

Aujourd'hui, M. Robert de La Sizeranne nous entretient de Federigo de Montefeltro, duc d'Urbino qu'il nomme *le Vertueux Condottiere*. Ce Montefeltro, capitaine général de trois papes, de deux ducs de Milan, de la seigneurie de Florence, et qui eut enfin le commandement militaire de la ligue italienne, fut l'un des plus grands hommes de guerre de son temps, et l'un des plus sages.

Dans cette horde de condottieri qui traversent l'Italie en semant l'épouvante, le duc d'Urbino est une figure isolée. S'il n'a pas l'air formidable du Colleone, ni l'aspect diabolique de Malatesta, il arrête pourtant l'agression du premier et détruit presque le second dans un duel de vingt ans.

Puis il revient tranquillement dans sa bonne ville d'Urbino « où il fait paraître des vertus si paisibles et si familiales qu'on l'imagine à une égale distance entre Napoléon et le roi d'Yvetot ».

Tel est le personnage que M. de La Sizeranne nous fait connaître et, l'on pourrait dire, nous révèle, car si les chroniques du temps abondent en détails sur le Montefeltro, les historiens, surpris par ce contraste avec le type consacré du condottiere, se sont retenus, semble-t-il, de le voir dans sa vraie lumière.

Le petit Etat d'Urbino et de Montefeltro, riche de deux cents petites villes, villages ou castelli, se logeait dans la masse rocheuse des Apennins. Sans regard sur la mer, sans richesse du sol ou du sous-sol, défendu par le patriotisme de ses habitants laboureurs ou pasteurs, c'était une sorte de Suisse au milieu de l'Italie du quinzième siècle. Mais une Suisse qui devait donner au monde Raphaël et Bramante, de belles princesses, des majoliques et une bibliothèque précieuse aux érudits, « un pays de sources et de cimes où presque chaque pic était casqué d'une forteresse, où chaque jeune femme pouvait devenir le type consacré de la Vierge ou d'un ange pour les générations qui ont prié depuis par toute la Chrétienté ». Ces lignes nous font prévoir le charme du livre où l'auteur a versé, avec des joyaux d'archives, les trésors d'art des musées et des palais de Milan, de Venise, de Florence et de Rome.

Quittons l'Italie, franchissons deux siècles. L'étude du duc de La Force : *la Vie amoureuse de la Grande Mademoiselle*, nous ramène en France, à la cour du grand Roi.

On a tellement écrit sur la Grande Mademoiselle qu'un nouveau livre évoquant la fameuse affaire sentimentale de la vie de cette princesse, c'est-à-dire les amours et le mariage secret avec Lauzun, ne serait qu'une vaine répétition, si l'on ne nous offrait des nouveautés documentaires. C'est dire que seul, ou à peu près seul, le duc de La Force, héritier à travers trois siècles des archives du duc de Lauzun, nous pouvait donner des lumières inédites.

Pour son étude sur « le plus beau parti de France et le plus malheureux », l'auteur nous apprend qu'il a utilisé, outre la documentation réunie dans son livre sur *Lauzun*, plus de cent vingt lettres adressées par Mademoiselle au roi, à la reine et à divers membres de la famille royale et personnages de la Cour. Le duc de La Force n'a point manqué de visiter Pignerol. Et il a eu la bonne fortune de consulter, aux archives de Turin, la volumineuse correspondance du duc, de la duchesse d'Orléans et de la Grande Mademoiselle avec la cour de Savoie. Tout cela constitue des apports nouveaux fort appréciables. Joignons-y l'extraordinaire sûreté avec quoi l'auteur traite d'une époque que rendent si vivante pour lui tant de souvenirs de famille.

Une lettre inédite de Barrail, le confident de Lauzun et de la Grande Mademoiselle, témoigne curieusement des vivacités d'humeur de cette dernière. L'infortuné confident ne cache point, en effet, qu'il lui arriva d'être brutalisé par la princesse : « L'état où je la vis à Saint-Germain et les coups qu'elle me donna, dont je ressens encore la force de son bras par une grande douleur, me persuade qu'il est de mon respect de ne plus me mettre en état d'exposer Votre Altesse Royale à me faire semblable traitement. Si elle continue à maltraiter M. de Lauzun comme elle l'a fait depuis son retour, je juge, par mon état, qu'il ne survivra guère au sien. » Lauzun a pu survivre, non point en demandant, comme le fit Barrail, refuge à la religion, non point même en retournant, comme il l'offrait, dans sa prison de Pignerol, mais en réduisant le plus qu'il lui fut possible sa présence auprès de Mademoiselle, dont le caractère avec l'âge ne s'améliora point. Quand la princesse mourut, en 1693, Lauzun étala son deuil à la face du roi et de la Cour. Et même, il attendit vingt-cinq



La princesse Astrid promenant sa fille, la petite princesse Joséphine, avenue Louise, à Bruxelles.

Phot. J. Hersleven.

mois pour convoler — à soixante-deux ans — avec Geneviève de Durfort, qui n'en avait pas quinze. C'est la revanche des maris trop jeunes de faire, dans une seconde expérience, des maris trop vieux. L'enfant qu'épousait le sexagénaire devait, pendant vingt-huit années, supporter son humeur, car Lauzun commit l'indiscrétion de vivre jusqu'à sa quatre-vingt-dixième année. Sans doute avait-il fort peu le désir d'aller rejoindre sa première femme dans l'autre monde.

Arrivons maintenant aux contemporains, soit aux morts de ce dernier quart de siècle. Et voici deux livres sur Maupassant : *le Destin tragique de Guy de Maupassant*, par M. Pierre Borel, et *la Fin de Maupassant*, par M. Georges Normandy. Il y a dans l'un et l'autre ouvrage de l'indéfini, de l'ignoré, du mal connu.

M. Pierre Borel a réalisé son livre avec la collaboration de « Petit Bleu ». Qui est « Petit Bleu » ? Entre deux parties de canotage, Guy de Maupassant a écrit cette délicieuse nouvelle que vous connaissez bien : *Mouche*, dont un des personnages, « Petit Bleu », n'était autre que l'un des amis de l'écrivain. Et c'est de cet ami, M. Léon Fontaine, que M. Borel tient les fraîches richesses de son livre, des notes où s'évoquent, avec les débuts de l'écrivain, ses amitiés littéraires. Un souffle d'avril passe dans ces feuillets aimables et tendres, qu'illustrent des reproductions d'autographes et de dessins de Maupassant. Il y a même en annexe une œuvre inédite de l'écrivain, une œuvre de théâtre, *la Trahison de la comtesse de Rhine*, une pièce en vers, comme tous les écrivains de petit ou de grand avenir en ont rimées sur les bancs du collège. L'action se passe en 1347 dans un château breton qu'assiègent les Anglais. Dans la scène finale, on voit paraître, en vainqueur et en vengeur, Bertrand du Guesclin ; et la félonie et son complice sont jetés par la fenêtre. Influence directe de Victor Hugo, alexandrins irréprochables, témoignage amusant — et que M. Borel a bien fait de nous donner — d'un essai romantique de ce conteur d'un si parfait réalisme.

A la fin de Maupassant, le livre de M. Pierre Borel ne consacre qu'un assez mince chapitre. On sent que l'auteur a reculé devant l'horreur de la révélation complète. Par contre, l'ouvrage de M. Georges Normandy, effroyablement documenté, ne nous cèle rien de cette agonie d'un grand cerveau. On a fait des contes sur cette destruction, plus tragique s'il est possible que celles de Gérard de Nerval et de Baudelaire en ses dernières semaines. M. Georges Normandy nous montre une réalité, plus terrifiante encore que la légende. Peut-être eût-il été préférable de nous laisser ignorer certains détails qui sont du domaine de la clinique pure et qui n'auraient pas dû s'en évader.

ALBÉRIC CAHUET.

Le Vertueux Condottiere, Hachette, édit., 25 fr. — *La Vie d'amoureuse de la Grande Mademoiselle*, Flammarion, édit., 2 vol., 18 fr. — *Le Destin tragique de Guy de Maupassant*, Éditions de France, 25 fr. — *La Fin de Maupassant*, Albin Michel édit., 15 fr.

UNE HARDIE VOYAGEUSE DU DÉSERT

On ne manque point de faire connaître au public — et l'on a raison — les beaux raids, les missions officielles et officielles qui, réussies malgré des difficultés, ont d'habitude été préparés de longue main. Mais il est plus rare que l'exploit accompli sans aucune aide, tout de spontanéité et livré à tous les hasards, soit l'objet d'une publicité équivalente.

Tel fut, par exemple, le voyage, vraiment exceptionnel, qu'une femme audacieuse et courageuse réalisa récemment sur le Niger, de Gaya à Tahoua. Mme Marcelin, sœur d'un sergent qui mourut à Tahoua l'année dernière, a entrepris son voyage à méhari, seule, c'est-à-dire suivie seulement de son boy et munie d'un mince bagage, demandant l'hospitalité, le soir, dans les villages indigènes. Jusqu'ici rien d'extraordinaire, peut-être. Mais, ce qui



Mme Marcelin, à méhari, après sa traversée du désert.

est absolument remarquable, c'est que la zone demi-désertique qui sépare Gaya de Tahoua et que l'on couvre d'ordinaire en 23 étapes, soit en 23 jours, a été parcourue par cette étonnante voyageuse en 11 étapes seulement. Ce serait déjà un assez bel exemple d'énergie pour un homme. Mais ce raid, accompli par une femme peu entraînée à de telles performances, est vraiment admirable.

UN GRAND ÉCRIVAIN BRITANNIQUE

Le dramaturge, romancier, poète Thomas Hardy, dont les œuvres ont enrichi la littérature mondiale, vient de disparaître. Thomas Hardy ne participait plus, d'ailleurs, à la vie littéraire depuis des années, car il était d'un grand âge. Il s'est éteint, le 11 janvier au soir, à quatre-vingt-sept ans, en sa résidence de Dorchester, dans ce cher comté de Dorset, où il naquit en 1840 et dont il nous a rendu sensible l'atmosphère en plusieurs de ses œuvres.

Ce grand écrivain avait failli devenir un architecte. Mais il abandonna vite pour les lettres la première carrière où il avait d'abord cru que ses goûts l'engageaient.

Ses trois premiers romans : *les Remèdes du désespoir* (1871), *Sous l'arbre de Greenwood* (1872) et une *Paire d'yeux bleus* (1873), avaient attiré déjà sur lui l'attention quand il conquiert la grande notoriété avec *Loin de la foule insensée* (1874). Il donna ensuite : *la Main d'Ethelberta*, *Deux sur une tour*, *les Habitants des bois*, *Un groupe de nobles dames* et surtout *Tess d'Urberville*, l'un de ses plus



Thomas Hardy.

grands succès, et *Jude l'obscur*, son chef-d'œuvre. N'oublions point les *Wessex Poems*, où se groupe l'œuvre du poète. Une vérité saisissante, balzacienne, pourrait-on dire, dans la description des caractères et des mœurs provinciales de l'Ouest de l'Angleterre, caractérise l'art de ce grand observateur romanesque qui mit aussi en ses décors et paysages la sensibilité rayonnante du lyrique.

LES THÉÂTRES

M. Alfred Savoir a séjourné, l'année dernière, pendant quelques semaines, aux États-Unis. D'une observation un peu rapide des gens et des mœurs de là-bas, il a tiré une pièce que le programme de la Renaissance intitule « comédie gaie », ce qui signifie sans doute qu'elle ne reculera pas, pour nous divertir, devant la satire outrancière. Et comme il s'agit d'Amérique « sèche », elle s'intitule *le Cocktail*. On y boit en effet beaucoup, à tous les actes, bien que les breuvages prohibés soient servis dans d'innocentes théières. Les États-Unis sont apparus à M. Savoir comme le paradis de la femme et l'enfer de l'homme. La femme a pour elle, quelque extravagance qu'elle se permette, la protection des lois et de l'opinion. A l'homme, sa victime, il ne reste même pas l'échappatoire du divorce, car les tribunaux le condamnent à de ruineuses pensions alimentaires. Les mœurs en sont-elles, pour cela, plus austères que chez nous ? M. Savoir ne le pense pas : mais l'hypocrisie puritaine impose au dérèglement le respect de conventions formelles. Malheur à qui ne les observe pas ! Aucune indulgence ne l'attend. Les Américains ont trop le sens de l'humour pour se scandaliser qu'un humoriste étranger s'amuse à leurs dépens. *Le Cocktail* fait songer, avec la différence qui sépare une comédie-vaudeville d'un roman, à *Jérôme 60° latitude Nord*, de M. Maurice Béclard. Quand un auteur français voyage, ce qui l'intéresse le plus, c'est la façon dont les autres pays comprennent l'amour... Ce qui a manqué à la pièce de M. Savoir pour que nous la goûtions autant qu'elle le méritait peut-être par sa verve ironique et mordante, c'est de créer l'atmosphère. L'interprétation en est, avant tout, responsable. Ni Mme Charlotte Lysès, malgré sa finesse de comédienne, ni Mme Germaine Auger, à la mutinerie toute parisienne, ni M. Lurville, ni M. Pierre Stephen, ni d'autres acteurs consciencieux ne nous ont donné, un seul instant, l'illusion que nous avions affaire à des Américains. M. Marcel André est le seul Français de l'action : mais il semble mal à l'aise dans la fantaisie légère.

Au Grand-Guignol, *le Haricot vert*, de M. Henri Duvernois, est un petit acte délicieux de fraîcheur, de sensibilité et de délicatesse, dont la place serait tout indiquée à la Comédie-Française. Ce dialogue imprévu d'une jeune mère et d'un ami de son fils, qu'aucune équivoque ne ternit, modernise Chérubin. Il a ravi. Le spectacle, qui se termine par l'amusante pochade de M. Max Maurey, *le Pharmacien*, comporte, en outre, deux drames, prodigieux en horreur : *la Chambre ardente*, de MM. André de Lorde et Henri Bauche, ressuscite un mort sanglant, et *Celui qui a vaincu la mort*, de M. René Berton, nous fait assister à la dernière toilette d'un condamné, puis fait parler la tête du décapité. Mais nous en avons déjà tant vu sur la petite scène de la rue Chaptal que nous sommes un peu cuirassés contre ces émotions violentes !

R. DE B.

LES SCÈNES LYRIQUES

L'Opéra vient de créer une œuvre exceptionnellement forte et émouvante, *la Tour de Feu*, de M. Sylvio Lazzari. Des pêcheurs bretons ont trouvé sur la grève, après le naufrage d'un beau navire, une petite fille inconnue qu'ils ont adoptée et élevée. Elle est devenue une adolescente un peu mystérieuse qui accorde sa main à un jeune gardien du phare de Raz. Un riche étranger que le hasard place sur sa route, le jour de ses noces, la trouble par son admiration ardente et son regard fascinateur. Elle sent s'éveiller en elle des rêves dont elle ne soupçonnait pas la grisérie. Son hérédité lointaine, brusquement manifestée, lui fait comprendre qu'elle n'est pas faite pour l'humble destin conjugal que lui propose le pauvre marin. Dans la solitude de son phare. Son cœur fait naufrage dans la tempête qui bouleverse son subconscient. La nuit même de ses noces, un faux signal de détresse éloignera son mari de la tour de feu et permettra à l'étranger d'aborder le phare et d'emporter sa proie consentante. Mais un hasard fait découvrir la ruse : le gardien, fou de jalousie, éteint son phare pour que le navire de son rival s'écrase sur les récifs. La jeune femme, désespérée, se

jette à la mer et le marin, dans son délire incendie la tour et se consume comme une torche vivante.

Cet ouvrage, d'une extraordinaire sincérité pathétique, est emporté dans un mouvement passionné dont la puissance a produit une impression extrêmement vive sur les spectateurs. L'accent profondément humain de cette musique a ému toutes les sensibilités et le dernier acte — où une mise en scène saisissante, qui contient un élément de nouveauté dont on trouvera plus loin la description, enveloppe magnifiquement l'action — demeurera comme l'une des créations lyriques les plus robustes et les plus nobles qui aient été offertes au public depuis de longues années.

Ce drame musical a été, pour Mme Fanny Heldy, l'occasion d'un véritable triomphe. Ses efforts ont été fort intelligemment secondés par les excellents artistes que sont MM. Journet, Thill et Claverie, et par la vivante mise en scène de M. Chéreau.

Le lendemain, l'Opéra-Comique créait un ouvrage de M. Alfred Bruneau : *Angelo, tyran de Padoue*.

De l'œuvre célèbre de Victor Hugo, M. Charles Méré a tiré un livret habile et attachant dont les péripéties, bien que connues de tout le monde, tiennent fort adroitement le public en haleine, pendant cinq actes. L'aventure de la comédienne Thisté, dont la haine jalouse se transforme lentement en héroïque abnégation pour sauver celui qu'elle aime et se sacrifier à sa rivale, fournissait à un musicien une série de scènes caractéristiques d'une psychologie un peu conventionnelle, mais d'un intérêt dramatique assuré. M. Alfred Bruneau n'a pas cherché à traiter son sujet en profondeur. Il en a souligné le côté pittoresque et décoratif et s'est efforcé de ne pas alourdir le mouvement du drame en usant d'une déclamation plus rapide que de coutume. Cette partition, d'une compréhension facile et d'une grande simplicité de moyens, a obtenu l'accueil le plus sympathique. Elle est fort utilement défendue par Mmes Geneviève Vix, Emma Luart, MM. Lafont, Bourdin — tout à fait remarquable dans le rôle d'Homodéi — le jeune ténor Micheletti et la délicieuse Mariette de Rauwera dont la danse ardente et audacieuse a été chaleureusement applaudie.

UNE INNOVATION DANS LA TECHNIQUE DE LA MISE EN SCÈNE

Nous venons de marquer le succès remporté par *la Tour de Feu*, au théâtre de l'Opéra. Cette œuvre se signale à l'attention universelle, non seulement par sa haute valeur musicale, mais par une audacieuse nouveauté de présentation qui constitue une véritable révolution dans l'histoire de la mise en scène lyrique. Au troisième acte qui se passe la nuit, dans la lanterne d'un phare, les héros du drame s'entre-déchirent entre le ciel et l'eau pendant qu'une furieuse tempête se déchaine autour d'eux. L'ouragan des passions et celui qui soulève la mer unissent, ici, leurs forces révoltées.

Pour superposer à la description orchestrale de l'orage une vision scénique acceptable, la technique ordinaire de la toile peinte et du cartonage ne pouvait, évidemment, donner des résultats suffisants. On a eu recours aux merveilleuses ressources, encore mal employées, de la fantasmagorie des images mouvantes. Une véritable tempête a été cinématographiée par Mme Germaine Dulac, l'auteur de films particulièrement artistiques, et a été incorporée fort adroitement à l'ensemble décoratif conçu par Maxime Dethomas et exécuté par Georges Mouveau. Avec un sentiment artistique très sûr, on a évité ici le danger du réalisme documentaire de la cinématographie normale qui pouvait déséquilibrer toute la convention théâtrale qui l'entourait. La trouvaille a consisté à projeter par transparence, au moyen de quatre appareils, des films soigneusement synchronisés qui vinrent animer certains plans du décor préparés spécialement pour recevoir cet élément puissant de violence rythmée. Les vagues se trouvèrent ainsi fondues dans une surface peinte par le décorateur et s'harmonisèrent admirablement avec l'ensemble de la composition.

Projetées sous un certain angle leur enlevant une précision gênante, les houles et les gerbes d'écume rentrent ainsi dans



LE TROISIÈME ACTE DE « LA TOUR DE FEU », A L'OPÉRA. — Le gardien Yves (M. Thill), qui vient d'éteindre le feu pour que le navire portant son rival se brise sur les récifs, se précipite vers sa femme Naïk (M^{lle} Fanny Heldy), au moment où elle se jette dans les flots déchaînés. — *Décor de Maxime Dethomas.*

La salle est à droite de ce schéma ; on aperçoit les premières avant-scènes, au delà de la rampe. — A, fond de la scène. — B, B', cabines métalliques hermétiquement closes renfermant les appareils cinématographiques — groupés deux par deux — et les opérateurs. — C, toile de fond peinte où sont projetés les nuages. — D, lanterne projetant, à travers un disque de verre peint et mobile, les images animées des nuages sur la toile C. — E, gaze transparente où sont peints quelques nuages pour parfaire l'illusion, et au travers de laquelle les spectateurs peuvent voir la toile C. — F, F', images cinématographiques de la mer furieuse projetées des cabines B et B' sur une toile colorée de teintes glauques, suspendue au bas de la gaze E, et mouillée afin de rendre possible la

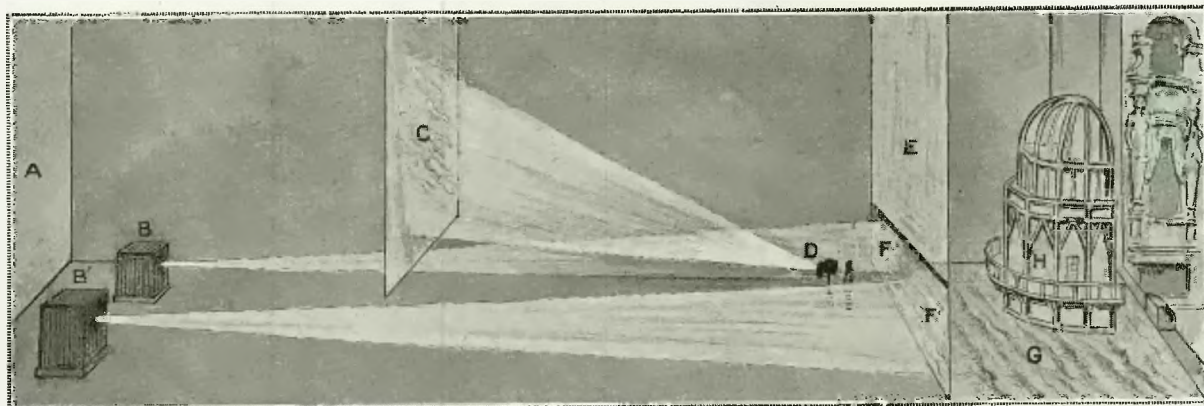


Schéma du dispositif de machinerie disposé pour obtenir l'effet ci-dessus.

la conception picturale de Maxime Dethomas, perdent leur caractère banalement photographique et introduisent sur la scène, sous la forme la plus artistique, un élément de vie d'une vigueur prodigieuse qui complète, avec une éloquence saisissante, la description orchestrale. C'est également à la féerie lumineuse qu'on a eu recours

pour remplir le ciel de nuages tragiques chassés avec violence par le vent du large.

Le premier contact officiel du cinématographe et du théâtre lyrique a obtenu le plus grand succès. L'atmosphère ainsi créée est d'une puissance d'évocation irrésistible. Et cette expérience a démontré que la ciné-

graphie intelligemment employée était, non pas un banal instrument d'enregistrement mécanique, mais un mode d'expression nouveau pour les peintres et les poètes qui, en atténuant à leur gré le réalisme excessif de ses détails, peuvent lui demander les plus audacieuses réalisations de leurs rêves.

projection par transparence ; pour styliser le caractère documentaire de ces films et l'harmoniser avec la fiction théâtrale, ces images sont légèrement déformées par suite de l'obliquité étudiée des rayons de projection BF et B'F' et de l'emploi d'un objectif spécial ; la partie centrale de la toile (entre F et F'), devant laquelle est placée la lanterne D, ne reçoit pas la projection cinématographique, inutile dans cet espace dissimulé à la vue des spectateurs par le phare H ; le synchronisme minutieusement réglé des films déroulés en B et B' donne, d'ailleurs, l'unité nécessaire aux projections F et F' qui paraissent se prolonger normalement malgré la solution de continuité, au centre, dans l'axe du phare. — C, toiles fixes sur lesquelles sont peintes des vagues.

Composition et schéma de E. Clair Guyot.

thiques incontestables, ne trouvent pas davantage grâce. M. Champion fait des observations analogues à propos des objets façonnés en terre, des vases en terre cuite, des briques à inscriptions. Il remarque notamment que ces dernières, qui passent pour avoir été déposées en offrande à la surface du sol où elles ont dû subir pendant des milliers d'années les attaques des agents atmosphériques, des moisissures, les dépôts de feuilles pourrissantes, conservent des incisions non souillées et non vieilles, ce dont il n'y a pas d'autre exemple.

Enfin les empreintes de mains humaines, qui ne sauraient être autre chose que des objets votifs, ont été volontairement déformées par frottement pour qu'il ne reste rien de la main du faussaire, ni volume, ni grandeur, car le « bertillonnage » l'aurait infailliblement démasqué.

Il va sans dire que M. Salomon Reinach tient pour nulles et non avenues les conclusions de M. Champion. Il dit à leur sujet :

« Le rapport technique de M. Champion, écrit avec une évidente bonne foi, ne peut éblouir que l'incompétence. Le point capital, c'est, à ses yeux, l'emploi d'outils en acier pour graver, percer, etc. Or, cet emploi laisse toujours des traces, particules minimes de métal que révèle le microscope ou le spectroscope. Aucune étude de ce genre n'a été faite par la commission, dont c'était pourtant le devoir strict. M. Champion prononce au jugé, comme on l'eût fait il y a trois siècles. Il n'examine même pas si le travail, tel qu'il est, n'a pu être fait avec une pointe de pierre volcanique très dure, alors qu'on a trouvé de pareilles pointes à Glozel. Il prétend, après beaucoup d'autres, que le faussaire a copié, en les altérant exprès, des modèles connus, mais il ne cite pas — et pour cause — un seul de ces modèles. Les objets les plus caractéristiques de Glozel ne ressemblent à rien de publié, et c'est même une des raisons des suspicions qu'ils éveillent, les archéologues mesurant volontiers le connaissable à la mesure de leurs connaissances. Enfin, M. Champion, qui signale avec raison une certaine uniformité de style dans le musée de Glozel, fait du faussaire un être psychologiquement impossible, maladroit, ignorant et pourtant sans cesse préoccupé de dissimuler son travail à l'outil métallique sous des apparences de travail au silex. Cela ne tient pas debout. »

Ainsi donc, l'affaire de Glozel, au fur et à mesure que de nouveaux examens l'approfondissent, s'obscurcit encore au lieu de s'éclaircir et laisse aux prises les mêmes adversaires irréductibles. Cependant, au Collège de France où le professeur Loth, après une interruption d'une quinzaine, a repris son cours, des manifestations ont éclaté : des boules puantes ont été lancées, des vitres brisées... Qui aurait pu prévoir qu'il aurait fallu réquisitionner la police pour assurer la tranquillité de leçons sur l'archéologie préhistorique !

Le professeur A. Mendes Correa, membre titulaire de l'Institut international d'anthropologie et membre de son conseil de direction depuis qu'il a été fondé, n'a pas, comme M. Loth, à redouter les manifestations des antiglozéliens échauffés, car il est à Porto. C'est de là qu'il a adressé au président de cette docte compagnie une longue lettre, datée du 10 janvier, dans laquelle il formule contre la commission d'enquête des critiques courtoises mais assez sévères. Il lui reproche d'avoir été recrutée trop évidemment parmi les adversaires systématiques de Glozel, de ne point compter parmi ses membres de savants spécialisés dans la néolithique scandinave, et de ne pas avoir attendu, pour publier son rapport, les conclusions de l'expertise dont il avait lui-même pris l'initiative sur l'ancienneté de certains ossements. Or, cette analyse « a montré l'état de minéralisation de la parcelle examinée, état parfaitement comparable à celui d'ossements fossiles incontestés ».

Une autre objection du professeur Mendes Correa s'appuie sur les photographies et le schéma publiés par *L'Illustration* le 31 décembre. Il regrette que la commission n'ait pas fait, sur-le-champ, approuver le schéma par le docteur Morlet, qui peut ainsi en contester l'exactitude, et il ajoute :

« Le plus grave, c'est que deux des membres de la commission, du moins, n'ont pas constaté *personnellement* le dispositif du terrain qui vient d'être invoqué comme un argument capital contre Glozel. D'autre part, la photographie de *L'Illustration* n'est pas d'accord avec les affirmations du rapport : la pierre granitoïde n'était pas placée dans la verticale de la tablette. La perte de substance correspondant à cette pierre n'entame que légèrement la voûte terreuse sous laquelle on a trouvé la brique. On voit aussi, dans la photographie, auprès de cette brique, des racines qui ne sont pas les « petites radicelles » dont la commission rend compte. »

Mais les glozéliens ont encore marqué un avan-

tage. En plusieurs endroits de la région avoisinant Glozel, d'autres trouvailles, en effet, ont été faites, notamment le 14 janvier sur le plateau de la Couarle, à 1.200 mètres de Glozel, par le docteur Léon Chabrol, qui a découvert un fragment de lampe d'argile et des briques à inscriptions semblables à celles du musée Fradin, et aussi au Mayet-de-Montagne, par un autre cultivateur, M. Claude Mercier. Un seul Glozel ne suffisait point pour mettre la science en ébullition : nous en avons maintenant plusieurs. On conçoit, néanmoins, le parti que les glozéliens peuvent tirer pour leur thèse de ces analogies. Le docteur Morlet, pour sa part, s'est hâté de se rendre au Mayet-de-Montagne, et nous lui laissons la parole pour exposer ici ce qu'il y a vu. — R. DE B.

TROUVAILLES GLOZÉLIENNES

AU MAYET-DE-MONTAGNE

Au milieu de décembre, M. Claude Mercier, du village de « Chez Guerrier » (commune du Mayet-de-Montagne), en labourant un de ses champs, vit dans



un sillon un gros caillou noir comme il n'y en a pas habituellement dans ce terrain. Lui trouvant une ressemblance avec les pierres de Glozel qu'il avait vues au musée Fradin, il emporta ce galet pour le laver et aperçut une gravure d'animal avec une inscription d'une vingtaine de signes.

Il garda son galet précieusement, mais resta hésitant pendant un mois, pris entre le désir de fouiller son champ « pour voir », et la crainte d'avoir à subir tous les ennuis et les injures dont il voyait les Fradin accablés depuis plus d'un an.

Cependant des voisins me firent savoir cette trouvaille et je me rendis aussitôt, le lundi 16 janvier, au village de « Chez Guerrier ». M. Mercier labourait un autre champ ; je lui exposai le but de ma visite et, comme j'avais eu l'occasion de soigner un des siens, j'arrivai assez vite à le mettre en confiance. « Je veux bien vous montrer mon caillou, monsieur ; mais je ne voudrais pas qu'on en parle. S'il nous arrivait tous les ennuis de chez Fradin !... » Je le rassurai de mon mieux. « Les ennuis de MM. Fradin passeront et leur parfaite honnêteté sera bientôt reconnue de tous. » Il se décida à laisser sa charrue et, attachant ses vaches au tombereau qui attendait au bord du champ, il revint avec moi au village. Des voisins étaient là : MM. Gilbert et Claude Gentil, M. Joseph Rebiron, M^{me} Maria Benoit. M^{me} Mercier mère alla chercher au fond de son armoire le galet, enveloppé dans un journal. Sur le seuil, en bonne lumière, je l'examinai.

C'est un galet allongé, en basalte, dont les deux extrémités sont polies en forme de tranchants ; l'une décrit une courbe semi-circulaire, l'autre est presque droite.

Sur une face est gravé un avant-train de cheval, cou tendu, crinière haute et abondante, oreilles à demi dressées, museau long et carré. L'épaule gauche est dessinée avec la partie antérieure du corps ; l'ensemble donne l'impression d'un animal petit, mais puissant et râblé. Le port de la tête rappelle étrangement, m'a assuré M. Arno Dosch-Fleuret, du *New York World*, à qui je montrais cette gravure, celui des chevaux sauvages qui paissent en liberté dans les pampas. La gravure, d'un style très vivant, atteint la perfection des plus belles pièces de Glozel.



Galet découvert le 16 janvier, par le docteur Morlet, dans une parcelle de terre récemment labourée, au Mayet-de-Montagne.

Autour de la tête sont disposés, sans ordre apparent, 21 caractères alphabétiques semblables à ceux de Glozel, accompagnés de cinq traits parallèles, légèrement obliques, paraissant être des signes de numération.

L'autre face est unie.

Après avoir examiné ce galet, je demande à M. Mercier de me conduire à l'endroit où il l'avait trouvé. Nous descendons au bas du village avec M. Gilbert Gentil, propriétaire d'un petit bois situé au-dessous du champ de la trouvaille.

Au bas d'une parcelle en pente raide, récemment labourée, M. Mercier m'en montre l'emplacement. En examinant de près la terre fraîchement remuée par la charrue, nous trouvons un petit galet noirâtre. Je l'essuie aussitôt et aperçois des signes couvrant une de ses faces. Nous descendons le laver dans une « goutte » (ravin) toute proche et nous voyons sur l'autre face une tête de cervidé, à ramure très schématique, rabattue en avant et en arrière. Sur la tête et le poitrail, une multitude de petits traits semblent vouloir représenter le pelage. Assez médiocre au point de vue artistique, ce dessin n'est pas sans un certain charme naïf. Mais c'est surtout la longue inscription du revers, si nette, qui fait la valeur de ce galet, reproduit ci-dessus.

En remontant le bois, M. Gentil me montre l'orifice d'une galerie creusée à même la terre. L'ouverture étant presque comblée par des éboulements successifs, on n'y peut entrer en ce moment. Mais en sondant avec une longue perche, on peut se rendre compte que la galerie est assez large et qu'il est impossible de trouver le fond. De mémoire d'homme, cette sorte de grotte a toujours été connue ; M. Gentil va débayer l'ouverture afin que nous puissions l'explorer. Son aspect extérieur me paraît rappeler les galeries de la Goutte-Barnier. Au village de Puyravel, situé à proximité de la route de Ferrières au Mayet-de-Montagne, on vient de découvrir une autre galerie souterraine, exactement semblable à celle de la Goutte-Barnier : elle comprend une galerie circulaire, autour d'un pilier de terre central ; de là rayonnent plusieurs couloirs. Des débris de poteries mal cuites ont été recueillis à l'intérieur.

Ce matin, 18 janvier, je suis retourné « Chez Guerrier ». M. Mercier et moi avons fait, au bas de son champ, deux tranchées perpendiculaires de 2 mètres de longueur environ sur 0 m. 60 de large et autant de profondeur. Le sous-sol est d'une argile plus grossière et plus rouge que celle de Glozel. Nous n'avons fait aucune trouvaille ; cependant, M. Mercier m'a dit avoir ramassé hier une petite pierre noire, qu'il rejeta après examen comme sans intérêt. D'après ses indications, cela pourrait être une pointe de flèche.

Nous trouvons-nous en présence d'un gisement en corrélation avec la galerie souterraine voisine ; ou s'agit-il simplement de quelques objets perdus par les tribus glozéliennes dont nous cherchons l'habitat ? Rien ne permet encore de se prononcer.

Nous continuons nos travaux.

Dr A. MORLET.



Galet (sur lequel est gravée une tête de cheval) trouvé par M. Mercier dans son champ, au Mayet-de-Montagne. (Reproductions à la grandeur naturelle.)